

153

Trimestriel
2006-IV

PRO FRIBOURG



PIERRE JOSEPH ROSSIER, PHOTOGRAPHE

Une mémoire retrouvée



Cette maison de campagne
devait se trouver aux abords
de la ville: ni son emplace-
ment ni les personnes n'ont
pu être identifiés. Format
«carte-de-visite» signée P.
Rossier.

Page de couverture: un extrait
de cette photographie.

Dos de couverture: détail de la
vue stéréoscopique en p. 52

PIERRE JOSEPH ROSSIER, PHOTOGRAPHE
UNE MÉMOIRE RETROUVÉE

Terry Bennett
Gérard Bourgarel
David Collin

SOMMAIRE

- 4 Angleterre 1851: le triomphe de l'ère industrielle
- 7 La redécouverte de Rossier: son périple en Extrême-Orient, Terry Bennett
- 23 Le retour au pays, Gérard Bourgarel
- 27 Fribourg sous tous les angles
 - 66 Rossier à Berne et Einsiedeln
 - 75 Une intégration pleine d'embûches
 - 81 Fin de parcours
- 83 Enquête pour une fiction: Pierre Rossier, Exposé aux vents, David Collin
- 91 L'essor fulgurant de la photographie au Japon, Gérard Bourgarel
 - 97 Un regard japonais
 - 103 La photo japonaise, un monde à découvrir
- 106 Postface
- 107 Remerciements
- 108 Bibliographie

Crédit photographique:

Archives Terry Bennett, Purley (Surrey) U.K.: p. 6-10, 13-21; Mediacentre, BCU, Fribourg: p. 22, 26, 32, 33, 47 h, 80g; Collection Gérard Bourgarel – Eleonore Pieters, Fribourg: p. 90-105; Archives Jean-Luc Cramatte, Fribourg: p.66; Sinon, Archives Pro Fribourg.

IMPRESSUM

PRO FRIBOURG
Stalden 14
1700 Fribourg
Tél. 026 322 17 40
Fax 026 323 23 87
E-mail: profribourg@
greenmail.ch
CCP 17-6883-3

Abonnement

Ordinaire: Fr. 55.–
De soutien: Fr. 88.–
Réduit: Fr. 44.–
(AVS, Erudiants, apprentis)

Rédaction

Terry Bennett
Gérard Bourgarel
David Collin

Mise en page

Caroline Bruegger,
Fribourg

Impression

Imprimerie MTL,
Villars-sur-Glâne

Tirage: 5000 ex.
Prix: 29 francs
ISSN: 0256-1476



PRO FRIBOURG



ÉDITORIAL

UNE MÉMOIRE RETROUVÉE

Gérard Bourgarel

Était-ce vraiment un sujet de publication? Jugez-en vous-même.

Il a fallu les recherches tenaces d'un Anglais obstiné, entre Londres et le Japon, pour apporter la preuve de son existence, de son rôle de pionnier qui n'est pas des moindres, lors de son périple au bout du monde.

De ce photographe sombré dans l'oubli, il ne restait à première vue à Fribourg, que des inscriptions sommaires dans les registres de l'état civil, la copie d'un passeport donnant un banal signalement: «signes particuliers: néant.» L'indication de ses origines modestes, d'une famille paysanne nombreuse de Grandsivaz dans la Broye.

A vouloir creuser plus, on arrivait à ce constat décourageant: pas un seul portrait identifiable; aucun écrit de sa main, correspondance ou journal. Pire encore, de ceux qui l'ont côtoyé pendant la dizaine d'années de son

activité à Fribourg, pas le moindre signe d'un échange, d'un contact humain ou d'une évocation de pays lointains. De sa collection ramenée du Siam et donnée dès son retour au Musée Cantonal: pas la moindre trace.

Et pour finir, une sèche et imprécise notice nécrologique.

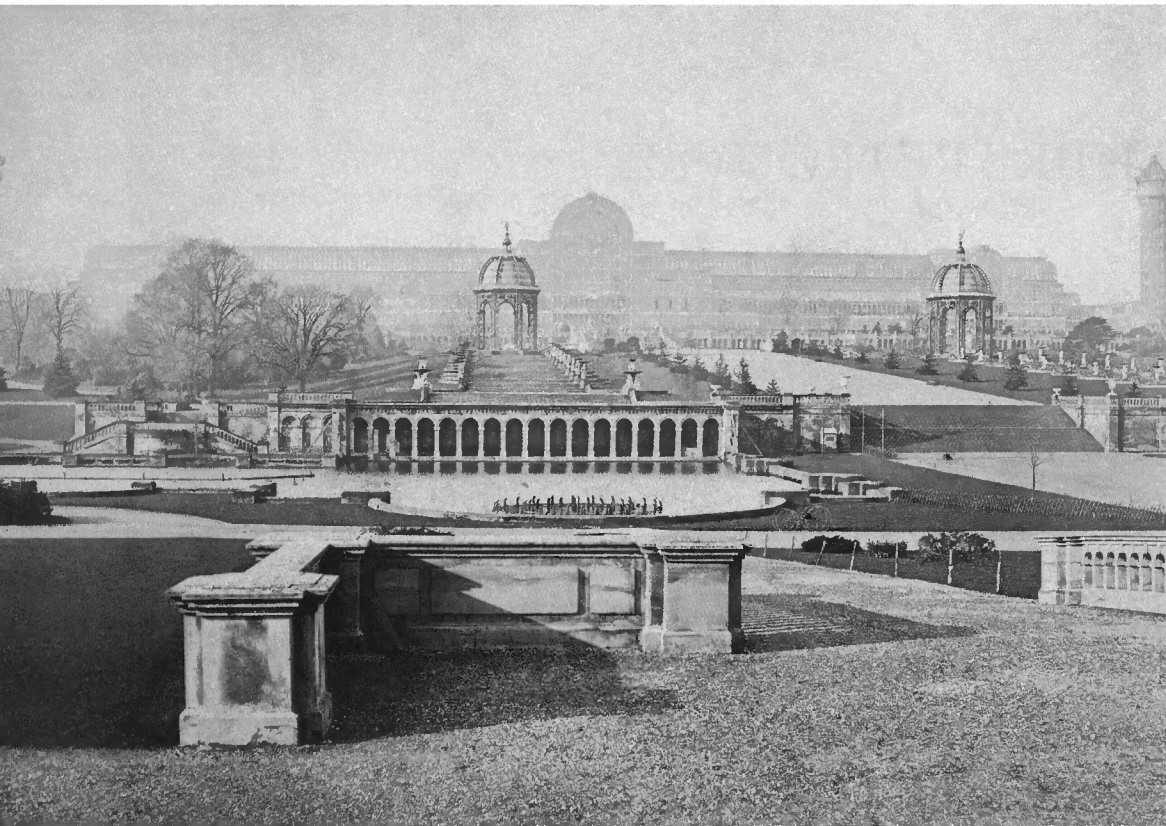
De tout ce que cet homme a pu vivre, aimer et souffrir, il ne reste rien.

Et pourtant, à partir d'une moisson de photographies anciennes récoltée au fil des années et de recherches patientes et souvent frustrantes menées pendant deux ans, le témoignage d'un grand savoir faire revient à la surface.

Mieux encore, de cette ombre, de ce fantôme, de Pierre Joseph Rossier, émerge, intact:

Son regard, vivant.

ANGLETERRE 1851: LE TRIOMPHE DE L'ÈRE INDUSTRIELLE



Vue générale du Crystal Palace, signée Negretti & Zambra.

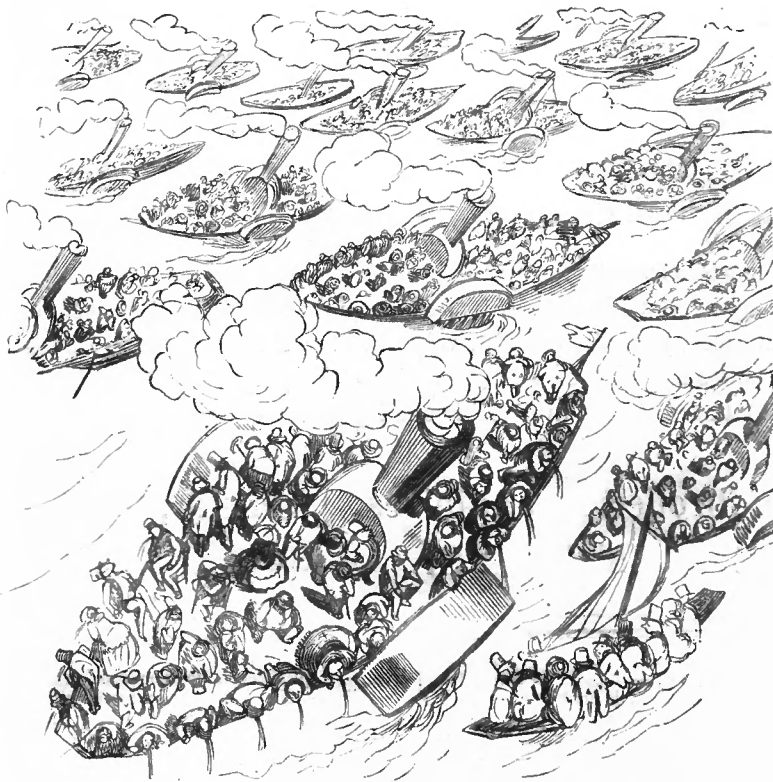
Une prouesse technique, une halle de 500 m de long et de près de 50 m de haut, construite en 8 mois!

Page de droite
Caricatures de Gustave Doré parues en date du 4 juillet 1851 dans le *Journal pour rire* de Charles Philippon.

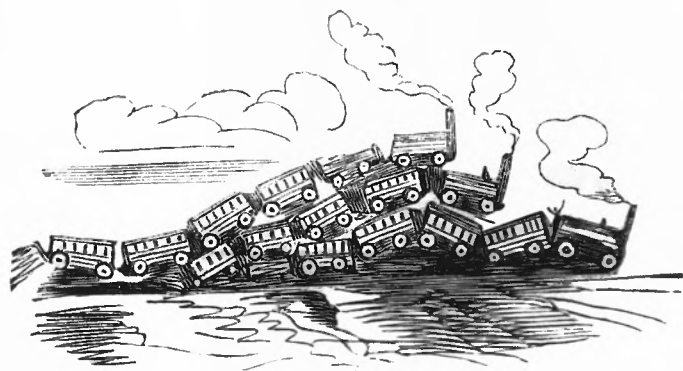
4 Pour l'exposition universelle de 1851 à Londres, l'Angleterre construit l'étonnant Crystal Palace. Il sera le symbole de l'ère industrielle et de la puissance impériale britannique, ce que sera, à la fin du siècle la Tour Eiffel pour Paris. Cette exposition suscite un engouement prodigieux en France, que Gustave Doré ne va pas manquer de caricaturer. Une expo de tous les superla-

tifs: six millions de visiteurs; 40 nations participantes; près de 14'000 exposants.

C'est l'occasion aussi, pour la photographie naissante, de connaître un formidable essor commercial. Deux praticiens, Henry Negretti (1818-1879) et Joseph Warren Zambra, son cadet de trois ans, vont alors s'imposer, au point de devenir les photographes attirés du



Aspect de la Manche par le temps qui court (vue à vol d'oiseau).

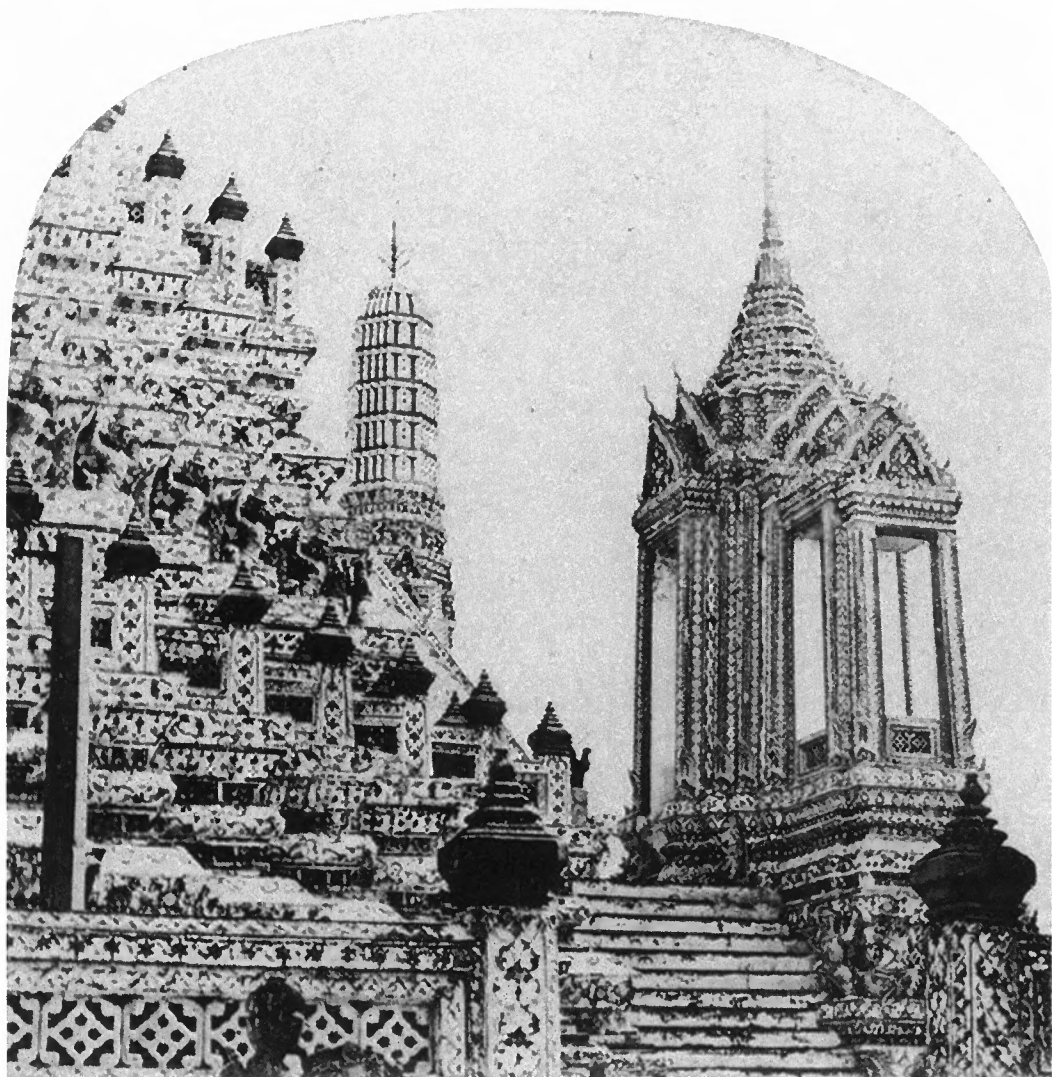


Aux abords de Londres les convois rivalisent de vitesse.

Crystal Palace, où ils auront un stand permanent. Ils sont jeunes et entreprenants et vont collaborer avec les meilleurs photographes du temps, tel le Lyonnais Claude-Marie Ferrier (1811-1889) avec qui Negretti entreprend un voyage en Italie, d'où ils ramènent, en 1854, 270 vues stéréoscopiques. Francis Frith (1822-1898) sera aussi leur partenaire et leur ramènera des centaines de clichés de ses voyages entre 1855 et 1860 en Egypte, Palestine et Syrie. En 1857, Negretti et Zambra publient également les photos prises à Java par Walter Bentley Woodbury. Autant de premières.

C'est dans ce milieu jeune et dynamique, véritable club d'explorateurs, que le jeune Pierre Joseph Rossier, âgé alors de 26 ans, va avoir la chance de tomber! A coup sûr la chance de sa vie. Comment cela s'est-il passé? Nul n'en sait rien. Il n'y a aucun témoignage et les archives de Negretti et Zambra sont parties en fumée lors du Blitz de la dernière guerre. Mais le fait est là.

La parole est à Terry Bennett, le chercheur anglais véritable découvreur de Rossier...



Détail de la pagode de
Wat Cheng à Bangkok,
Siam, 1861-2.
75 x 75 mm,
vue stéréoscopique.



LA REDÉCOUVERTE DE PIERRE JOSEPH ROSSIER

SON PÉRIPLE EN EXTRÊME-ORIENT

Terry Bennett

L'identité du photographe du 19^e siècle, P. Rossier, est restée pendant longtemps un mystère pour les historiens. Seul indice, il était connu pour avoir eu un lien avec la firme Negretti et Zambra qui publia entre 1859 et 1861 sous forme stéréoscopique les premières vues de Chine et du Japon à être commercialisées. De plus, les sources japonaises s'accordent à attribuer à un certain Rossier, de passage pour quelques semaines à Nagasaki en 1860, l'initiation au procédé photographique au collodion humide de Ueno Hikoma, Horie Kuwajiro, Maeda Genzo, entre autres. La collection du Musée Siebold à Nagasaki contient un portrait d'Alexander Siebold, tirage albuminé portant au dos l'indication en japonais identifiant son auteur, Rossier, et le datant de l'été 1859.

Les archives nationales britanniques possèdent des vues panoramiques prises par Rossier à Nagasaki en 1860 et la correspon-

dance entre le consul anglais à Nagasaki et l'ambassade à Edo s'y réfère. Elles sont à ce jour les premières vues de paysages japonais réalisées au collodion. Deux références contemporaines désignent un M. Rossier pour auteur. On peut en déduire qu'il s'agit d'un Monsieur Rossier, soit de nationalité – ou de langue – française, ce qui ne révèle pas grand-chose. La découverte de sa véritable identité et de détails de sa biographie attestent qu'il fut un acteur significatif de l'histoire de la photographie en Extrême-Orient.

Pierre Joseph Rossier est né le 16 juillet 1829 à Grandsivaz, un petit village du canton de Fribourg. Que Rossier ait été de nationalité suisse n'a pas été une surprise. J'avais en effet repéré l'existence d'un photographe «P. Rossier» ayant réalisé des vues stéréoscopiques de Fribourg et d'Einsiedeln vers 1860-70. Etant donné le format de telles vues éditées par Negretti et Zambra, cela ne pouvait être une simple coïncidence.

Ayant pris contact avec Sylvie Henguely de la Fondation suisse de la photographie à Winterthur, il fut possible de repérer dans les collections suisses des stéréos et des «cartes de visite» qui attestaient que Rossier avait un studio à Fribourg. Sur place, le contact avec Gérard Bourgarel, de *Pro Fribourg*, apporta la preuve qu'il avait également un studio à Einsiedeln. La touche finale fut apportée aux Archives cantonales fribourgeoises par son directeur Hubert Forster qui apporta les preuves irréfutables de son identité, de sa généalogie, de son état civil, avec des copies de passeports pour l'étranger en 1855 et 1872.

Rossier est né dans une famille nombreuse de paysans, le quatrième d'une lignée de dix enfants. Pierre était destiné à sortir de son cadre rural, faisant montre d'une intelligence précoce, car on le trouve dès l'âge de seize ans instituteur à l'école de Mannens-Grandsivaz. Plus surprenant encore, on retrouve sa trace en 1855 lors de l'obtention d'un passeport à destination de la France et de l'Angleterre avec – pour profession – «*photo-graphe*»! Le signalement de Rossier est donné: il est âgé de vingt-cinq ans, mesurant 5 pieds, trois pouces (soit 1,60 m), avec des cheveux bruns et des yeux gris (*voir ci-contre*).

Il apparaît que Rossier s'absente pour une durée de sept ans et ne revient en Suisse que vers la fin de 1862. En octobre 1865, il se marie à Aarau avec Catherine Barbe Kaelin (1843-67) d'Einsiedeln. Le 30 juillet de l'année suivante à Fribourg, ils ont un fils, baptisé Christophe Marie Pierre Joseph. Un bonheur familial de courte durée puisque Catherine

REGISTRE DES PASSE-PORTS.

N^o 335

Valable pour deux ans.



PASSE-PORT
POUR VOYAGER DANS L'ÉTRANGER.

SIGNALLEMENT.

TAILLE (mesure de France).
5⁺ pieds, 3⁺ pouces, 8⁺ lignes.

Age 25⁺ ans.
Cheveux bruns.
Sourcils et
Barbe et
Yeux gris
Nes moyen
Bouche moyenn
Menton rose
Front légèrement
Visage rond

Signes particuliers.

Signature du requérant

P. Rossier Ph

Prix 2 fr. 30 cent.

LA DIRECTION DE LA POLICE CENTRALE
DU CANTON
DE FRIBOURG EN SUISSE

Invoit, sous offre de réciprocité, toutes les Autorités civiles et militaires, chargées de maintenir l'ordre public, à laisser librement passer Pierre Rossier

originaire de la commune de Grandsivaz

domicilié à Bulle

de son état photographe

allant en France et Angleterre

dans l'intention de travailler de son état

Le présent Passeport, signé par le requérant et délivré sous la signature du Directeur de Police centrale, sera valable pour la durée de deux ans

Donné à Fribourg, le 19⁺ jour du mois
d'Octobre l'an mil huit cent 55⁺
(1855).

Le Directeur de la Police centrale,

N^o Vu pour légalisation du sceau et de la signature ci-dessus

Fribourg, le

Le Chancelier,

meurt le 4 avril 1867 à l'âge de vingt-trois ans. En 1872, Rossier demande un passeport pour la France, où sa trace se perd. (Voir le chapitre Rossier à Fribourg, en p. 23)

L'expédition en Extrême-Orient

La firme Negretti et Zambra fut, à Londres dans la seconde moitié du 19^e siècle, une entreprise florissante. Elle était spécialisée dans la production de matériel photographique et scientifique. Elle exploitait ses propres studios et reçut une impulsion majeure en obtenant le titre de photographe officiel de la Compagnie du Crystal Palace à Sydenham, qui ouvrit ses portes en 1854. A la suite de cela, Negretti et Zambra devint l'une des principales entreprises photographiques de Grande-Bretagne. Elle développa à grande échelle la production de vues stéréoscopiques. Sa solide base financière lui permit de se lancer dans une expédition coûteuse et risquée en envoyant le jeune Rossier en Extrême-Orient pour couvrir la seconde guerre de l'opium de 1857-60.

Les vues de Chine furent publiées sous forme d'une série de 50 vues stéréoscopiques en novembre 1859. Prises quasi exclusivement à et autour de Canton, elles reçurent un écho très favorable dans la presse spécialisée. Fait intéressant, *The Photographic News* du 4 novembre 1859, relève clairement que les instructions de Rossier ne se limitaient pas à la Chine, s'agissant «d'une recherche de nouveautés à travers l'Extrême-Orient de manière à, dans un proche avenir, fournir par le moyen du stéréoscope des vues des coins les plus

«Groupe de marins dans le jardin du commissaire allié Yamun.»



reculés du monde. Ainsi les vues de Chine, de ses habitants, de leurs costumes et des monuments seront suivies, avant peu, de celles du Japon. L'auteur de ces photographies, suivant les instructions reçues s'est embarqué de Canton à destination des Philippines...»

«Portraits de Pey Kwei, gouverneur de Canton avec M. le commissaire Parkes et les serviteurs de Pey Kwei.»





«Mandarins jouant à un jeu similaire aux *Dames* dans le jardin du gouverneur de Canton.» Vue stéréoscopique recto et verso.





«Explosion volcanique soudaine et terrible au cratère d'Asama-Yama; Japon.»
Herbert Ponting, 1904.

Le détour de Rossier par les Philippines se situe vraisemblablement en juin 1859, car le *Overland China Mail* du 22 juin signale le retour de Rossier le 18 juin, à bord du Chusan, en provenance de Manille. Un fait confirmé par *The Illustrated London News* du 4 février 1860: «Quelque temps après que MM. Negretti et Zambra, avec un esprit d'entreprise qui mérite les louanges du public, aient envoyé un représentant de leur firme en Chine et au Japon, ...ce dernier ayant accompli une large part de sa mission, a été mandaté aux Philippines et a visité le volcan Taal.»

Suit un rapport de Rossier (sans que son nom soit cité) sur son expédition:

«J'étais environné de vapeurs sulfureuses, j'étais exposé au vent qui changeait constamment de direction: la densité de vapeur fut un moment telle, que mes deux guides se réfugièrent dans ma tente, au plus grand péril de mes bains et de mes produits chimiques. Je vous envoie les trois négatifs que je suis parvenu à prendre, et j'aurais bien voulu en faire des duplicatas; mais, au bout de quelques heures de travail, mon bain fut recouvert d'une pellicule noire qui adhéra au collodion, causant des taches sur toute la surface des plaques, m'obligeant à abandonner.

Au N.E. du petit cratère vous verrez un petit lac: ses eaux sont couvertes par un nuage blanc comme de la vapeur; ses rives sont parsemées d'une substance sulfureuse blanche verdâtre pareille à une couche de glace au bord d'un étang. Leur apparence est curieuse. J'ai essayé de descendre du grand cratère au cratère intérieur, de façon à suivre vos instructions de mesurer la température et la densité de l'eau, mais je me suis senti si faible à cause de la transpiration que je fus obligé d'y renoncer. Cela n'était possible qu'à l'aide d'une corde. J'y envoyais l'un de mes guides qui en rapporta une gourde pleine d'eau qui était, quand elle me fut remise, à la température de 110° Fahrenheit. Je vous l'enverrai si je n'éprouve pas d'accident, puisqu'elle pourrait avoir un intérêt pour certains de vos amis scientifiques. J'ai quitté le cratère vers midi et fus de retour à Taal à quatre heures et demie, avec un vent favorable.»

L'ouverture réticente du Japon

Le Baron de Hübner de passage à Yokohama en août 1871 note: «Les traités n'ont pas ouvert le Japon: ils ont seulement assuré aux Européens la liberté de résider et de faire le commerce dans les cinq ports dits des traités: Yokohama, Hiogo (Kobé), Nagasaki, Niigata, Hakodaté, et dans les grandes villes, *fu*, Yedo et Osaka. Le reste, c'est-à-dire tout le territoire de l'empire, sauf ces sept points, est hermétiquement fermé.» (Les dits traités ne seront révisés qu'en 1873.)

Hübner décrit ainsi Yokohama: «(La ville) est la création des premiers négociants anglais arrivés le lendemain de la signature des traités (en 1858) pour chercher fortune dans l'empire du soleil levant, jusque-là hermétiquement fermé. Pendant que le ministre de la reine Victoria, sir Rutherford Alcock, négociait avec le shogun sur les terrains à concéder aux Européens, ceux-ci, de leur propre autorité, choisirent pour y ériger des magasins et des maisons une plage presque déserte, non loin d'un petit hameau de pêcheurs appelé Yokohama: à travers la plage. Cette localité avait sur le lieu recommandé par sir Rutherford l'avantage incontestable d'être plus accessible aux bâtiments que tout autre point du golfe de Yedo. Les ministres japonais favorisaient ce choix, car, encadré par la mer et un marais, par une petite rivière et un canal, ce lieu leur semblait réunir toutes les conditions voulues pour être aisément transformé en un second Detsima, c'est-à-dire en une prison.»

Ce témoignage écrit sur la difficulté de son travail est, à l'heure actuelle, le seul connu de la main de Rossier, et atteste de sa maîtrise de l'anglais, suite à ses années de formation à Londres.

Fort malheureusement, les archives de Negretti et Zambra ont été les victimes du Blitz, lors de la deuxième guerre mondiale. On peut cependant supposer que la firme londonienne a engagé Rossier dès son arrivée de Suisse en 1855, et l'a chargé de l'expédition en Extrême-Orient, utilisant sa nationalité neutre pour obtenir plus facilement le passage sur les navires de guerre anglais et français. Un avantage pour être à même de prendre des vues dans des lieux éloignés et autrement inaccessibles.

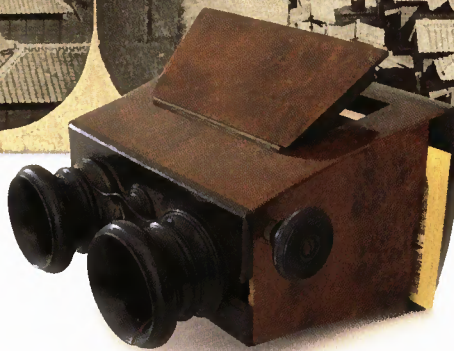


Panorama de Nagasaki.
Rossier, seconde série, 1863 (?)



Yakuama (Yokohama) – Vue des abords de Yakuama, Rossier, 1861, No 73 1^{re} série, prise de vue stéréoscopique.

Appareil pour visionner les stéréoscopies avec effet tridimensionnel.



A gauche
Kanagawa. Vue générale de Kanagawa. Rossier, 1861, No 69 1^{re} série.



A droite
Yakuama. Vue générale de Yakuama. Rossier, 1861, No 72 1^{re} série. C'est la plus ancienne vue du port de Yokohama connue à ce jour. Une inscription au dos précise «Yakuama est une ville bâtie au cours des douze derniers mois.» Du fait que la construction débuta à la fin de 1858, la photographie fut prise vraisemblablement par Rossier en été 1859.

La première trace officielle de Rossier est contenue dans le *North China Herald* du 17 juillet 1858, qui signale Rossier comme passager du Pottinger accostant à Hong Kong le 7 juillet en provenance d'Angleterre. C'est probablement la date de son arrivée en Chine. L'auteur anglais Albert Smith dans son *To China and back* (paru en 1874), indique l'avoir rencontré à Hong Kong le 25 août 1858: «rendu visite au photographe de MM. Negretti et Zambra, M. Rossier, en séjour au *Commercial Hotel*, appartenant, je crois, à MM. Lane et Crawford. Il se plaignait grandement de l'effet du climat sur ses produits chimiques.»

Il a été supposé que les photographies de Chine et Japon de la firme Negretti et Zambra avaient pu être prises par des photographes autres que Rossier, peut-être par Walter Woodbury ou le secrétaire consulaire Abel

Gower. Alors que je m'interrogeais dans mon précédent ouvrage *Early Japanese Images* sur l'auteur de ces clichés, il est maintenant établi qu'il s'agit bien de Pierre Rossier. Il n'y a aucune preuve que Woodbury soit allé au Japon alors que Gower n'était qu'un photographe amateur, pleinement occupé par son travail consulaire.

D'autres sources confirment cette attribution. La première est d'une signification particulière et est contenue dans un journal privé que j'ai pu acquérir il y a quelque temps, tenu par l'un des officiers à bord du HMS Sampson – le navire chargé de transporter l'Ambassadeur Rutherford Alcock avec les consuls anglais désignés pour l'ouverture officielle du Japon fixée à la date du 1^{er} juillet 1859. Le 8 juillet, le journal indique: «J'ai été pris en photo par M. Rossier, un gentleman que nous avons accueilli à bord à Nagasaki, employé de la

A gauche
Kanagawa. Port de Kanagawa avec bateaux japonais. Rossier, 1861, No 70 1^{re} série.



A droite
Jeda. Groupe d'officiers japonais avec MM. Macdonald, Gower et Fletcher, Attachés de la Légation anglaise, à Jeda. Rossier, 1861, No 60 1^{re} série. Abel Gower est second depuis la gauche.



Chrystal Palace Company.» Negretti et Zambra étaient alors assimilés au Chrystal Palace. Toujours suivant ce journal, il est clair que la photographie de groupe en question fut prise dans la capitale Edo, alors que ce jour là un groupe d'officiers visitait la future légation de Alcock: le Temple du Tozenji. Du fait que le bateau fit également escale à Kanagawa et Yokohama, Rossier aurait eu l'opportunité de réaliser des vues de ces ports.

Cet extrait suggère que Rossier ne fit pas le trajet de Chine à Nagasaki à bord du Sampson, mais prit un autre bateau arrivant le 20 juillet. Rossier avait embarqué le 23 mai 1859 à Hong Kong sur le Formosa; il arriva le 27 à Shanghai (*North China Herald* du 28.5.59) et il apparaît que Rossier se rendit alors aux Philippines pour photographier le volcan Taal. Il était de retour à Hong Kong le 18 juin (*Overland China Mail* du 22.6.59) et a dû se

précipiter à Nagasaki. Le HMS Sampson avec ses diplomates anglais y était parvenu le 4 juin, ayant quitté Shanghai en date du 30 mai.

Dès lors, le HMS Sampson appareilla de Nagasaki le 20 juin à 17h, à destination de Edo, ayant à son bord les diplomates et Rossier. Cela laisse supposer que Rossier avait pu faire la traversée depuis Hong Kong en seulement trois jours. Il est à noter que Abel Gower se trouvait également à bord et qu'il a pu ainsi faire la connaissance de Rossier. Il existe un portrait non daté, de Gower probablement, signé «P. Rossier», conservé à la Bibliothèque universitaire de Leyde.

Les déplacements de Rossier au Japon à cette époque sont, pour le moins, esquissés. Il est raisonnable d'estimer qu'il avait alors réalisé un bon nombre de négatifs qu'il devait être anxieux de faire parvenir le plus vite pos-



A gauche
Jeda. Le Temple de l'Empereur, à Jeda. Rossier, 1861, No 64 1^{re} série. C'est probablement la plus ancienne vue du Temple de Zempukuji, prise en été 1859.

A droite
Jeda. Résidence du Ministre anglais, Mr Alcock, à Jeda. Rossier, 1861, No 79 1^{re} série.

sible à son employeur londonien. S'il est retourné à Nagasaki à bord du Sampson, il aurait quitté Kanagawa le 22 juillet et débarqué à Nagasaki le 28. Sa destination suivante aurait été Shanghai ou Hong Kong de manière à pouvoir adresser ses négatifs par une voie sûre et éprouvée. Mais, à ce stade, nous n'avons pas d'indications précises de ses déplacements.

Nous ne repérons Rossier qu'en février de l'année suivante, le 27, quand le *North China News* du 15 mars 1860 signale Rossier quittant Kanagawa ce jour là à destination de Shanghai via Nagasaki. En fait, il arrive à Nagasaki le 2 mars pour en repartir le lendemain à bord de l'Azof et débarquer à Shanghai le 6. Il est donc possible qu'il ait séjourné au Japon depuis juin de l'année précédente,

mais il semble plus probable qu'il se soit agi de son second voyage dans ce pays.

Nous savons, par le *North China Herald* du 30.6.1860, qu'il se trouvait à Shanghai le 27 du même mois. L'édition du même journal du 14 juillet signale qu'il loge dans un grand hôtel, l'Astor House, et que, précédemment, il était à Hong Kong. Il a pu se rendre à Shanghai pour se fournir en produits chimiques, mais il est tout aussi probable qu'il essayait en priorité de convaincre les autorités militaires françaises ou anglaises de lui permettre d'accompagner l'expédition en préparation sur la scène du conflit en Chine du Nord. Si c'est bien cela, ses démarches ont été vaines. Les Anglais disposaient déjà des photographes Felix Beato et John Papillon, et les Français de Du Pin, de

Jeda (Edo, actuellement Tokyo) – Maisons en bord de mer dans la baie de Jeda. Rossier, No 66 des Vues du Japon, 1^{re} série, publiée 1861 par Negretti et Zambra.





Fauchery et peut-être de Legrand. Un grave échec pour Rossier: il devait certainement rendre des comptes à ses employeurs, Negretti et Zambra, qui l'avaient envoyé en Extrême-Orient dans ce but.

Nous savons que Rossier ne s'est pas trouvé à Pékin lors du sac du Palais d'Été le 18 octobre, parce qu'il se trouvait alors à Nagasaki, probablement lors de sa troisième visite, prenant des vues du port de cette ville, sur mandat du Consul anglais, George Morrison. Dans une lettre adressée en date du 13 octobre 1860 au Ministre Alcock à Edo, contenant des photos, il indique, qu'il « a profité de la présence d'un photographe professionnel... ici en ce moment, M. Rossier, employé de la firme Negretti et Zambra de Londres, ...au coût de 70 dollars... mais considérant que M. Rossier consacre essentiellement son temps à d'aut-

res buts et qu'il est occupé pour plusieurs jours... qu'il n'est pas un commerçant pour la vente de photographies, et qu'il n'est pas possible en conséquence de marchander... et que j'ai pu voir des photos très convenables, prises indépendamment par un élève de M. Rossier... » (probablement Ueno Hikoma).

La publication par Negretti et Zambra du premier lot de photos japonaises n'est pas intervenue avant octobre ou novembre 1861. Elle est reportée dans l'édition de novembre de *The Art Journal*. On peut se demander pourquoi Negretti et Zambra n'ont pas été désireux de publier ces photos prises deux ans auparavant, alors que l'intérêt du public était le plus vif? La seule explication qui vient à l'esprit est que les négatifs auront été endommagés lors de leur transport à Londres ou encore que Rossier, ainsi que le mentionnait Albert

Jeda. Dames japonaises en habits d'hiver. Rossier, 1861, No 79 1^{re} série. Elle porte le même numéro que la précédente: elle est la première photo du Japon à être commercialisée. Sa publication a été annoncée dans *The Times* de Londres, en date du 23 mai 1860.

Smith, ait été en difficulté pour se procurer les produits chimiques indispensables. Cela est d'autant plus vraisemblable que Negretti et Zambra placèrent la publicité suivante dans *The Times*, en date du 28 mai 1860:

JAPANESE LADIES IN FULL DRESS – A STEREOGRAPH (FULL COLOURED) OF THE ABOVE INTERESTING SUBJECT, TAKEN BY MESSRS. NEGRETTI AND ZAMBRA'S ARTIST, NOW IN JAPAN, FORWARDED ON RECEIPT OF 24 STAMPS – 1 HATTON GARDEN, AND 59, CORNHILL.

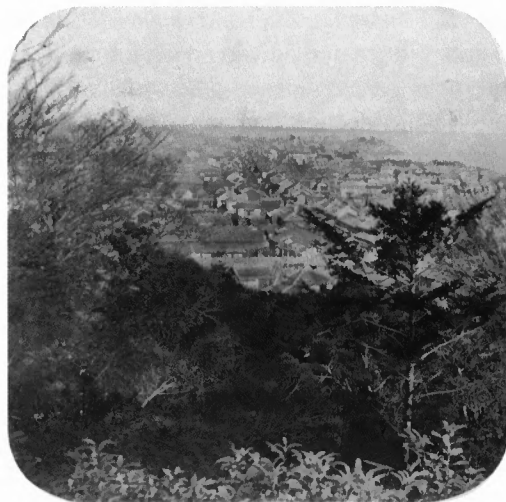
Cette annonce est la première en date d'une photographie japonaise coloriée à la main. Une publicité identique parut quelques jours plus tôt, le 23 mai, mais sans la mention «coloriée à la main». Cela indique que Rossier avait déjà envoyé un lot de négatifs deux ou trois mois auparavant, compte tenu du fait que le voyage par mer prenait alors de dix à

douze semaines. Il y a dû avoir un sérieux problème avec la qualité de ces négatifs. Un second (?) lot de négatifs arriva quatre mois plus tard, ce qui est attesté par *The Times* du 3 octobre 1860:

PHOTOGRAPHS FROM JAPAN – A CASE OF RARE AND CURIOUS PHOTOGRAPHS OF THE SCENERY OF THIS INTERESTING COUNTRY, AND ILLUSTRATIVE OF THE MANNERS AND CUSTOMS OF THE JAPANESE TRIBES, WHICH HAVE NEVER BEEN EXECUTED BY A SPECIAL ARTIST SENT OUT FOR THE PURPOSE BY THE ENTERPRISING FIRM OF NEGRETTI AND ZAMBRA OF LONDON, ARE EXPECTED BY THE PENINSULAR AND ORIENTAL COMPANY'S STEAMSHIP CEYLON, WHICH WILL PROBABLY ARRIVE AT SOUTHAMPTON ON WEDNESDAY.

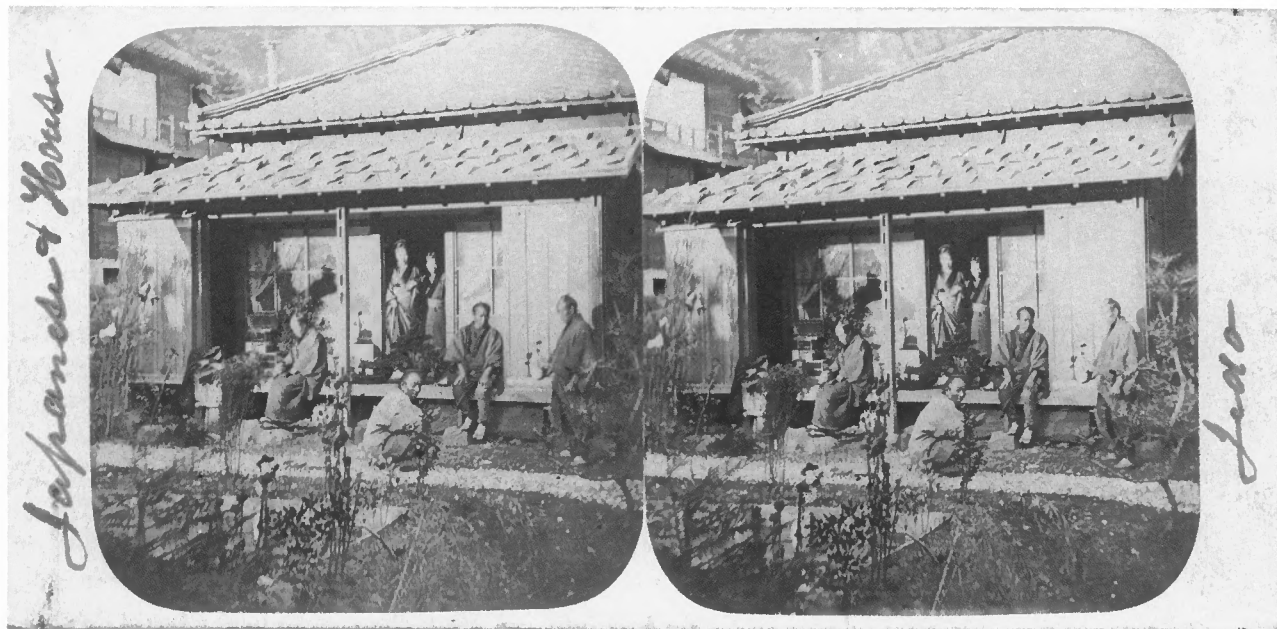
Cette fois encore, Negretti et Zambra ont dû être déçus par cet envoi, car il ne le publièrent qu'une année plus tard! Il est ironique de cons-

A gauche
Jeda – Vue générale de
Jeda prise des jardins de
Yatoan. Rossier, 1861,
No 67 1^{re} série.



A droite
Jeda – Entrée de la
résidence du Ministre
anglais,
Mr Alcock, à Jeda.
Rossier, 1861, No 55
1^{re} série.





tater que les premières de ces vues à être publiées, l'ont été dans l'ouvrage de George Smith *Ten Weeks in Japan* qui en contient cinq plus celle annoncée en juin 1860. Ce livre parut le 9 avril 1861, soit six mois avant leur édition par Negretti et Zambra. En juillet 1861, Henry Arthur Tilley publia *Japan, the Amoor and the Pacific*, dans lequel huit des photos japonaises de Rossier étaient lithographiées. Quelle que fut la raison de ce retard inhabituel, il aura créé un nouveau sujet de tension entre le photographe et ses employeurs.

Rossier est à nouveau à Shanghai le 20 octobre 1860, car *The North China Herald* du 26 octobre relate son arrivée de Hong Kong, où il avait embarqué sur l'Aden le 15. On ne connaît pas l'emploi de son temps pour les quelques mois qui suivent, mais, à un certain moment, il réunit une seconde série de

quelque quarante stéréos du Japon. Il augmenta également le nombre initial de cinquante vues de Chine à un total d'une centaine.

L'indication suivante concernant Rossier date de 1861, quand le *Overland China Mail* du 15 octobre relate son arrivée à Hong Kong le 1^{er} du mois, en provenance de Bangkok à bord du HMS Viscount Canning. C'est à cette époque qu'il avait rencontré le naturaliste français Firmin Bocourt et l'avait assisté en prenant des portraits ethnographiques au Siam pour un musée français. En 1863, Negretti et Zambra publièrent une série de trente stéréos, portraits ou paysages du Siam. Elles ont été indubitablement prises par Rossier et forment probablement son dernier mandat pour cette compagnie. C'est du moins ce que ses déplacements suivants suggèrent.

Jeda – Groupe de japonais, type d'habitation japonaise. Rossier, 1861, No 61 1^{re} série.



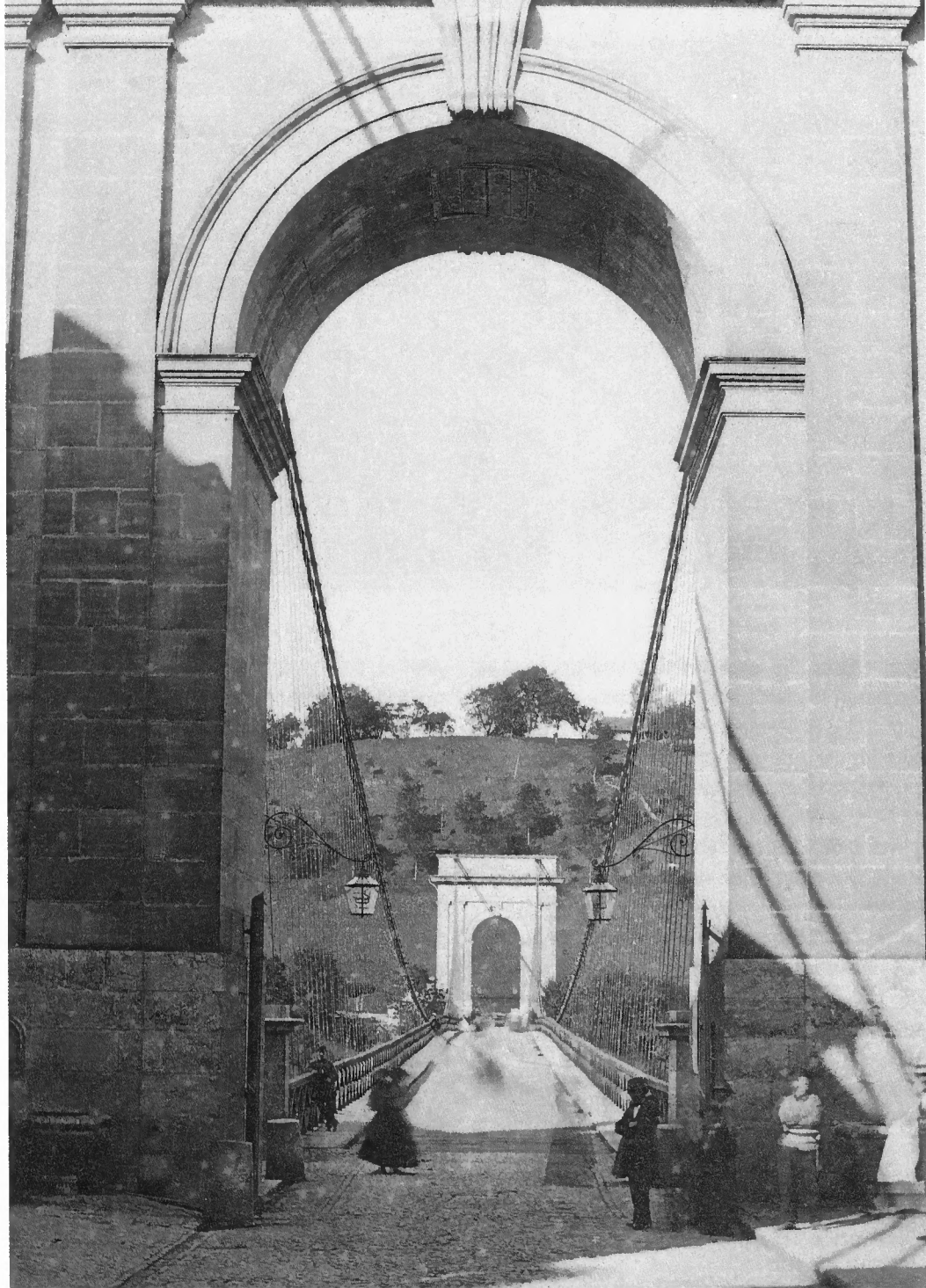
Jeda – Panorama de Jeda.
Rossier, 1861,
No 65 1^{re} série.

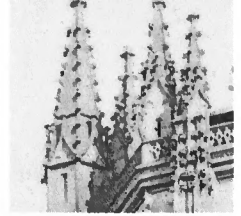
Rossier semble à ce moment préparer son retour en Europe. Le *North China Herald* en date des 8 et 15 mars 1862 signale son embarquement le 7 de Shanghai sur le *Ly-ee-Moon* à destination de Hong Kong. Au même moment paraît une annonce dans les numéros du 1^{er} et 8 mars du *North China Herald*, mettant en vente tout un équipement de photographe professionnel, avec mode d'emploi et une provision de produits chimiques. Il est possible que Rossier ait reçu des instructions de Negretti et Zambra de vendre ses équipements avant son départ pour l'Europe.

Les vues prises par Rossier en Chine et au Japon sont les premières à avoir été commercialisées au monde. Pour cette seule raison, la place de Rossier dans l'histoire de la photographie en Extrême-Orient est assurée. Il a également réalisé les vues du Taal aux Philippines

ainsi qu'une série au Siam et probablement aux Indes. Jusqu'à son arrivée à Nagasaki en 1859, les chercheurs japonais avaient vainement essayé de maîtriser l'art photographique avec l'aide de médecins ou pharmaciens hollandais. Il fallut cependant l'intervention d'un photographe professionnel expérimenté, en la personne de Rossier, équipé du bon matériel et des produits chimiques indispensables pour donner l'impulsion décisive à une production japonaise autonome. Nos connaissances sur les activités de Rossier durant ses sept années de résidence et de voyages en Extrême-Orient restent pourtant incomplètes. Des recherches futures réserveront certainement nombre d'autres surprises.

Note du traducteur: Pour ceux qui voudraient approfondir le sujet, il est indispensable de se référer à l'ouvrage de Terry Bennett «*Photography in Japan 1853-1912*» (voir en p. III de couverture).





LE RETOUR AU PAYS

Gérard Bourgarel

On ignore tout de l'accueil réservé à Pierre Rossier par ses employeurs Negretti et Zambra au terme de son périple en Extrême-Orient. Les archives de cette entreprise photographique ont été détruites lors de la deuxième guerre mondiale. Rossier était-il seulement conscient de son rôle de pionnier? Le fait d'avoir transmis son savoir à des japonais, dont Ueno Hikoma, ne pouvait être qu'en contradiction avec les instructions reçues à son départ de Londres et il n'allait pas en faire état. S'il avait accédé finalement aux demandes japonaises, c'est que cela lui ouvrait des portes dans un pays très fermé et hostile à une présence étrangère. Non sans raison, à une époque où les états maritimes européens rivalisaient pour étendre leurs domaines coloniaux.

Le travail méthodique de Terry Bennett vient de nous permettre de suivre à la trace Rossier au cours de son voyage en Extrême-Orient ...vu de l'extérieur. Le seul texte attribuable à

Rossier est celui décrivant son ascension du volcan Taal, au sud de Manille. Sinon rien, pas de journal, pas la moindre correspondance.

Pour les années de 1862 à 1872 pendant lesquelles Rossier a exercé son art à Fribourg, même pénurie de documents. L'état civil nous donne quelques renseignements mais nous n'avons pas retrouvé trace d'archives familiales, de correspondance, ni même d'un autoportrait. Rossier n'a pas fait souche à Fribourg, il n'a fait qu'y passer.

Rossier ne nous a pas non plus facilité la tâche. Par modestie ou indifférence, il n'a pas signé ses tirages, sauf exception. Ses vues stéréoscopiques mêmes, ne portent qu'une fois sur deux ou trois, la mention «P. Rossier, photogr. à Fribourg.», et ce n'est que par comparaison ou recoupement qu'on arrive à identifier les autres. Les portraits ou vues, au format «carte-de-visite» sont les seuls à porter son nom au dos. Le résultat est qu'il ne

reste que quelques pour-cent de son abondante production, dont, 140 ans après, les neuf dixièmes peuvent être considérés comme définitivement perdus ou dispersés aux quatre vents.

Ce n'est donc qu'à partir d'une bonne centaine de photographies préservées, principalement en notre possession, qu'on peut se faire une idée de sa production fribourgeoise. C'est malgré tout suffisant pour en apprécier la variété et l'originalité.

Quand Rossier prend la décision de rentrer au pays après sept années d'absence, il arrive avec un matériel dernier cri et l'aptitude à s'en servir dans les conditions les plus extrêmes: il ne restera pas confiné en atelier. Son expérience passée fait de lui, à l'âge de 33 ans, un grand professionnel.

S'établir à Fribourg reste pourtant un pari risqué: cette petite ville d'une dizaine de milliers d'habitants n'est que le chef-lieu d'une contrée agricole, dépourvu d'industrie autre qu'artisanale. L'arrivée du chemin de fer en 1862 va la désenclaver, la relier au monde extérieur, mais mentalement, elle reste isolée. Son collègue des Jésuites qui lui assurait un réel rayonnement dans le monde catholique, particulièrement en France, a été supprimé en 1847. Ce n'est qu'à la fin du siècle, avec la fondation de l'université, que ses horizons vont s'élargir. Les touristes d'alors forment une clientèle aisée mais n'accordent à Fribourg qu'une courte halte, le temps de contempler ses ponts suspendus et d'écouter un concert d'orgues à la cathédrale. C'est

à ces étrangers de passage que Rossier va proposer ses originales vues stéréoscopiques qui sont de mode dans les milieux bourgeois des grandes villes.

Rossier, novateur en son pays

Précisons que Rossier n'est pas le premier photographe à exercer à Fribourg. Depuis 1857, Nicolas Ducrest (né à Guin en 1831) exploite un atelier de photographe à la rue de Lausanne 118b, mais on ne connaît de lui, précisément, que des portraits d'atelier. Avant lui, depuis le début des années 50, des photographes ambulants ont visité la ville et les bourgades du canton, produisant des portraits, d'abord des daguerréotypes puis des tirages sur papier albumine collés sur carton. On trouve leur publicité et même leurs tarifs dans les journaux de l'époque.

Fort de sa production asiatique, Rossier va être le premier à Fribourg à produire des vues stéréoscopiques qui nécessitent un équipement spécial à deux objectifs parallèles. Mais il a été précédé depuis sept ou huit ans par des photographes étrangers, principalement français, en tournée en Suisse. Adolphe Braun de Mulhouse a eu la production la plus abondante (en 1858, il propose déjà en catalogue 7000 vues!). Nous avons déjà publié (*Pro Fribourg*, No 149, 2005) les vues prises en 1863 par William England, d'une exceptionnelle qualité. Rossier va sortir des sentiers battus et produire nombre de vues inédites, jusqu'aux maisons de campagne des patriciens et bourgeois locaux. Pas de quoi assurer son existence semble-t-il, car il va étendre

son champ d'action à Berne et Einsiedeln. La guerre franco-allemande de 1870 va tarir le flot des touristes et provoquer une profonde crise qui, selon toute vraisemblance, va compromettre l'activité de Rossier.

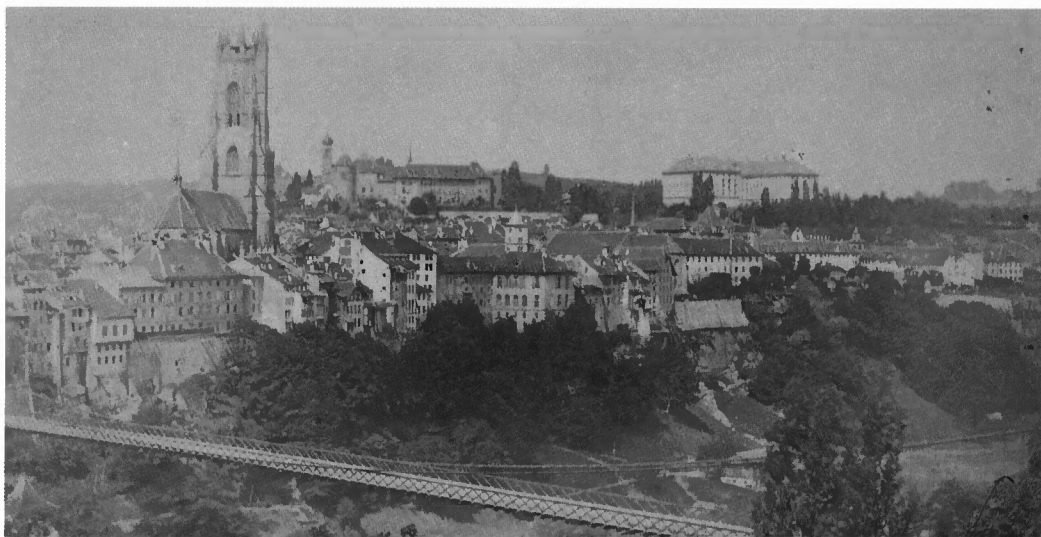
Un drame familial

Trois ans après son installation à Fribourg, Pierre Rossier fonde un foyer. Il se marie à l'église catholique de Aarau le 12 octobre 1865. Son épouse se nomme Catherine Barbe Kaelin, née le 15 septembre 1843 à Einsiedeln, de Meinrad Kaelin et Josepha Weidmann. Leur bonheur familial est de courte durée: ils ont un fils, Christophe Pierre Marie Joseph, né le 30 juillet 1866 à Fribourg. Catherine meurt, peu de mois après, à l'âge de 24 ans le 4 avril 1867. Pierre Rossier devra ensuite confier son fils à l'une de ses sœurs à Grandsivaz.

Lors du recensement de 1870, on retrouve Rossier au 211 place du Collège, où il a son

atelier et sous-loue une chambre auprès de la famille Stœcklin, ce qui n'est pas un signe de grande prospérité. Il y a deux autres sous-locataires, deux sœurs Overney originaires de Montagny-la-Ville, des «payses» en quelque sorte de Pierre Rossier. L'une, Marie-Joséphine, est couturière, l'autre, Marie-Eugénie, née le 6 décembre 1846, est domestique.

Une idylle naîtra avec cette dernière: il l'épousera par la suite. Installés à Paris, où Rossier a émigré en 1872, ils auront un fils, Joseph Louis, né en 1884. On perd ensuite leur trace. A-t-il continué à exercer sa profession, peut-être au service d'une entreprise? Nous n'en savons rien. Il va mourir dans l'oubli. Une brève notice, fort imprécise, lui est consacrée dans le Livre d'Or du Canton de Fribourg, publié en 1898 par Alfred de Raemy: «Pierre Rossier, 1^{er} photographe ayant parcouru les Indes, mort à Paris». Un point, c'est tout...







FRIBOURG

LES PREMIERS REPORTAGES PHOTOS

Gérard Bourgarel

Fort de son expérience, Rossier va réaliser les premiers reportages à Fribourg et, peut-être, en Suisse. Il va travailler à la limite des possibilités de son matériel et de la contrainte du temps de pose. La photo la plus spectaculaire est celle de la place de l'Hôtel-de-Ville, du samedi après-midi 20 août 1864, lors de la Fête fédérale des officiers (*photo ci-contre*). Rossier, posté sur la terrasse du bâtiment des Arcades, réussit une vue plongeante de la manifestation, à l'heure de la réception du cortège venu de la gare, par les autorités cantonales. 22 coups de canon viennent de saluer son arrivée et, visiblement, Rossier a choisi le moment du discours du Président du Gouvernement, dont on distingue la silhouette mouvante, bras levés, au sommet du perron de l'Hôtel-de-Ville, entouré de ses collègues figés. La foule des officiers écoute sagement, de même que le public, maintenu à distance par un cordon de troupes. A remarquer la décoration martiale du bâtiment et cette étonnante croix formée par des canons! A Fribourg,

le modèle immuable des célébrations est, encore et toujours, celui de la Fête-Dieu!

La qualité de cette prise de vue est d'autant plus remarquable que l'agrandissement a été fait à partir d'un format «carte-de-visite», seul tirage rescapé et préservé au Médiacentre de Fribourg.

L'importance donnée à cette manifestation, ponctuée de salves de canon et de diane en musique, marque l'élan de patriotisme confédéral, suite aux jours sombres de la défaite du Sonderbund et du régime radical imposé. C'est l'occasion aussi de montrer, en plus des attractions habituelles (Grand-Pont et concert d'orgues), une réalisation marquante: le viaduc métallique de Grandfey qui reliait, depuis son inauguration le 2 septembre 1862, Fribourg au réseau ferré suisse.

Pour l'anecdote, citons le journal de Louis Grangier (ms BCU) du dimanche 21: «Le



temps, si mauvais hier, est très beau aujourd'hui. Promenade des officiers à Grandfey. Concert d'orgue. Ce soir au feu d'artifice à Tivoli jusqu'à 11 h. ... 22 août, Banquet des officiers. Je passe une partie de la nuit à la cantine avec Alphonsine... Révolution électorale à Genève. Les officiers genevois partent d'ici sur une dépêche arrivée ce soir. 22 août. Les officiers peu nombreux s'en vont. Déficit énorme pour les entrepreneurs de la fête. »

Le monument du Père Girard et le pont de Sainte-Apolline

Ces deux événements fixés par l'objectif de Rossier (*photos ci-dessus et ci-contre*) sont plus difficiles à identifier: ils ne portent pas la moindre indication, tout comme la précédente. Par déduction, on arrive à fixer approximative-

ment la date de la célébration autour du monument du Père Girard: celui-ci avait été inauguré le 23 juillet 1860 sans les reliefs de bronze. Ces derniers ont été fondus à Munich en 1862, d'après les maquettes du sculpteur Raphaël Christen, élève de Volmar. Ils n'ont donc été posés sur le socle que l'année suivante, correspondant à l'achèvement du bâtiment des Arcades. On voit d'ailleurs les badauds les examiner de près.

La bourgeoise compagnie posant sur l'ancien pont de Sainte-Apolline sur la Glâne, entre les villages de Villars-sur-Glâne et Posieux, ne nous a pas livré le but de son excursion ni sa composition: elle garde son secret. Des trouvailles futures permettront sans doute de confirmer le talent de «reporter» de Rossier!





Partie de campagne

Une innovation de Rossier est de photographier les notables dans le cadre champêtre de leur maison de campagne. Les quelques clichés qui nous sont parvenus montrent l'astuce de disposer les personnages de façon libre et naturelle: une manière de tourner la difficulté du temps de pose.

La première de ces prises de vues est celle de la Chassotte sur la commune de Givisiez, aux abords de Fribourg. Ce curieux «manoir» est la propriété de l'avocat Louis Fournier de Romont (1782-1871), un homme politique très «ancien régime». Il fut conseiller d'Etat en 1839, dernier avoyer de Fribourg et président du gouvernement dès 1841. A ce titre, il

fut mêlé à la guerre du Sonderbund en 1847 et exilé par le gouvernement radical. Sa demeure citadine, Grand-Rue 11, et sa maison de campagne furent alors pillées et dévastées. Rentré au pays en 1854, il se retira à la Chassotte et y mourut en 1871.

Il existe deux variantes de ce cliché, avec une différence dans la mise en place des personnages: on identifie le digne maître de maison, à gauche et de profil.

Ce bâtiment a été profondément remanié par ses propriétaires successifs et de l'état vers 1865, il ne reste que les caves, quelques éléments de façade et le mur d'enceinte du jardin. A partir de 1903, le domaine fut racheté par la Société des Fidèles Compagnes de Jésus, une communauté d'enseignantes qui construisit un nouveau bâtiment et y installa un pensionnat. Il est maintenant propriété communale.





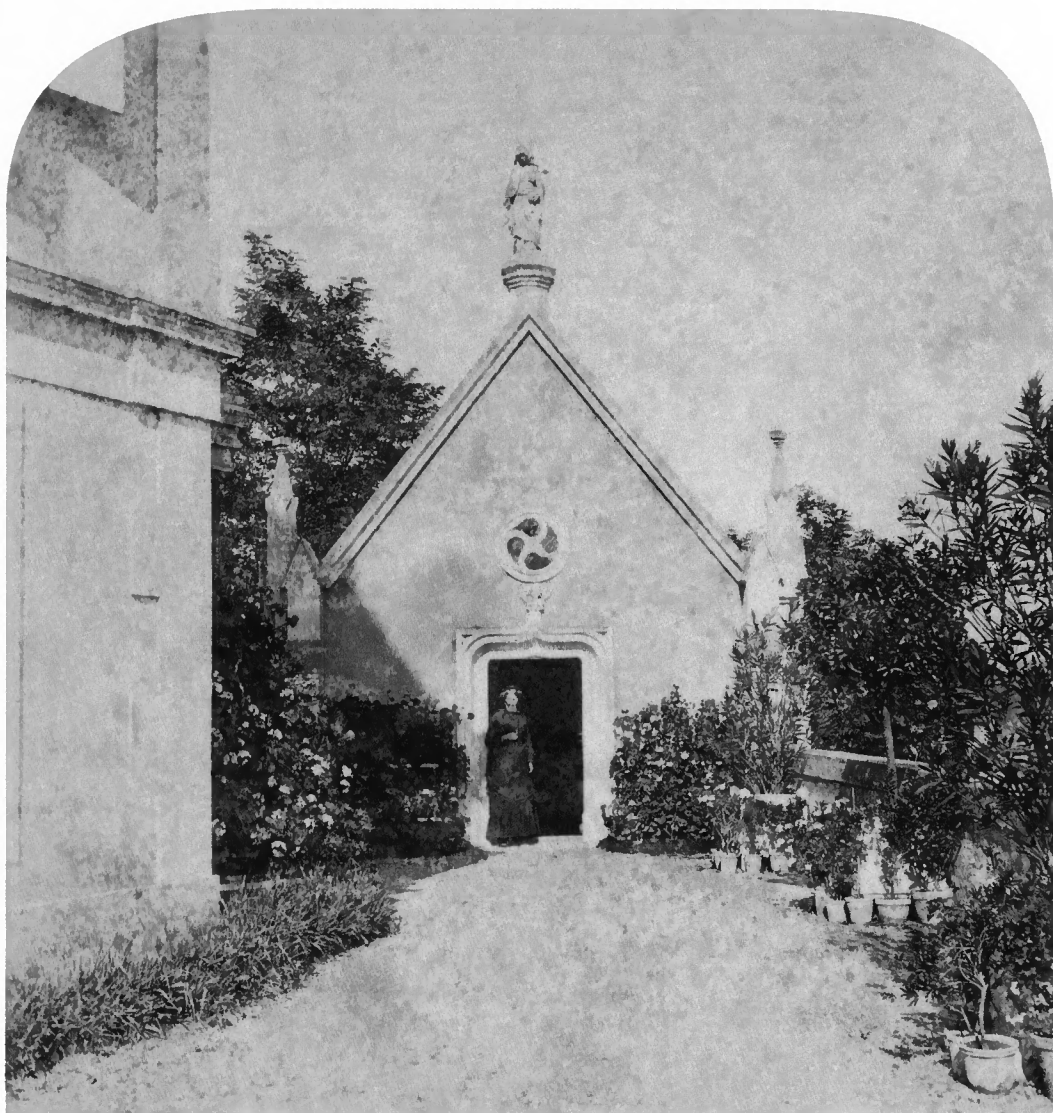


Maison de campagne Daguet (1, route du Château d'Affry à Givisiez). Ce bâtiment de la fin du 18^e siècle est l'une des deux maisons de campagne de la Chassotte. Au péristyle, côté jardin, une inscription mentionne que *«Jacques Daguet, maître-boucher, et son épouse, née Loffing, nés sans fortune, mais plein de courage en Dieu, se sont élevés à l'état d'aisance, par le travail, la probité, l'économie, une conduite humble et l'union la plus constante. Vous tous qui leur succéderez, imitez leur exemple! Ce souvenir leur est dédié par leurs enfants reconnaissants: Charles de Schaller et son épouse née Daguet.»* Charles de Schaller (1772-1843) fut avoyer de Fribourg. Le propriétaire, entouré de sa famille, doit être son petit-fils, le Dr Jean-Louis de Schaller (1818-1880). Vues stéréoscopiques.



Chalet de la famille de Fégely à Montrevers près de la porte de Morat, qu'on entrevoit sur la droite de la photo grand format. La prise de vue de Rossier existe en format «carte-de-visite», en vue stéréoscopique et en grand format (variante).





Pierre Rossier a dû être bien introduit auprès de la famille de Fégely. La vue stéréoscopique de droite a été prise dans le jardin du château de Grand-Vivy. (commune de Barberèche, à 8 km de Fribourg). La maîtresse de maison, Anne de Fégely, née de Maillardoz (1798-1873), s'est fait photographe à l'entrée de la chapelle du manoir. Sa fille Aloysia a épousé le chevalier de Magny. C'est sans doute une réunion de famille.





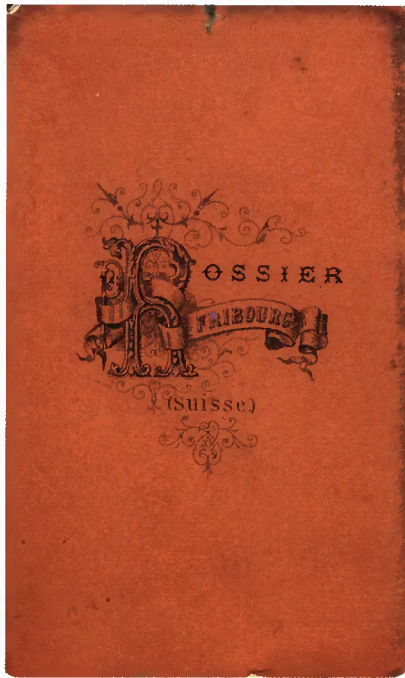
Une galerie de portraits

C'est la grande mode à l'époque. Ils sont tirés au format «carte de visite» et servent aussi à cet effet. Rares sont cependant ceux qui, les recevant, indiquent le nom de la personne au dos. La plupart sont donc anonymes et le resteront. Ils donnent un aperçu de la clientèle bourgeoise et aristocratique de l'époque. C'est encore un luxe qui n'est pas à la portée du peuple...

Ce portrait de groupe, sans la moindre indication, nous a exceptionnellement livré son secret. Le bâtiment religieux à l'arrière-plan est l'église du couvent des Capucins, à la rue de Morat. La photographie est prise dans le jardin d'en face. C'est celui du pensionnat de jeunes filles tenu par le professeur Louis Grangier et sa femme Alphonsine, tous deux bien identifiables sur le cliché. Louis Grangier (1817-1891), d'une famille staviacoise, est un homme d'ordre. Il tient un journal, relatant de manière précise ses faits et gestes et la chronique des événements. En date du 18 avril 1866, il note «photographie de groupe au jardin, par Rossier.» Ses pensionnaires viennent de Suisse alémanique et du sud de l'Allemagne: la pension est de 50 francs par mois.

Louis Grangier est germaniste, il a enseigné en Silésie et à Dresde. De retour à Fribourg, il enseigne au collège de 1857 à 1882. Il est l'auteur, entre autres, du «Glossaire fribourgeois».

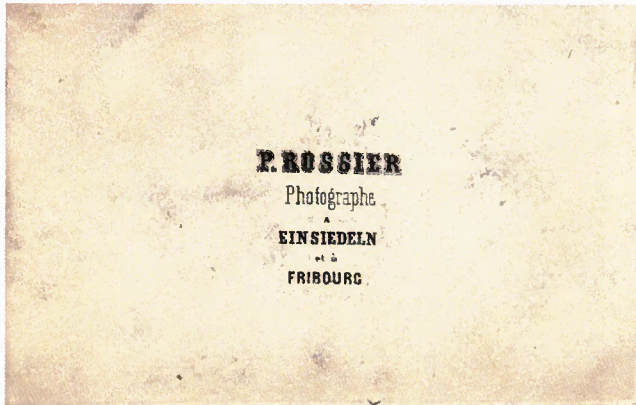




Les identifiables (à droite):

1. Catherine Meyll-Brunisholz 1809-1900, veuve de Pierre Meyll, éditeur de la *gazette de Fribourg*
2. Grand-maman Meyll avec son fils Philippe
3. Marie Meyer Meyll, 1847-1862
4. Auguste Müller et sa sœur Antoinette de Weck
5. Docteur Lagger
6. Mme Dietrich

Exemples de dos de photo format «carte de visite». Il en existe plusieurs sortes.





1.



2.



3.



4.



5.

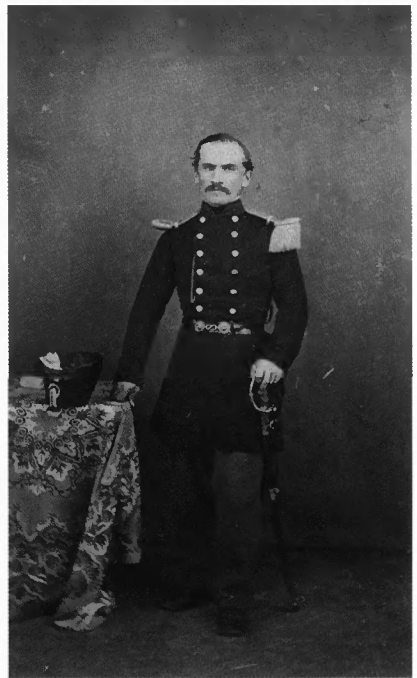
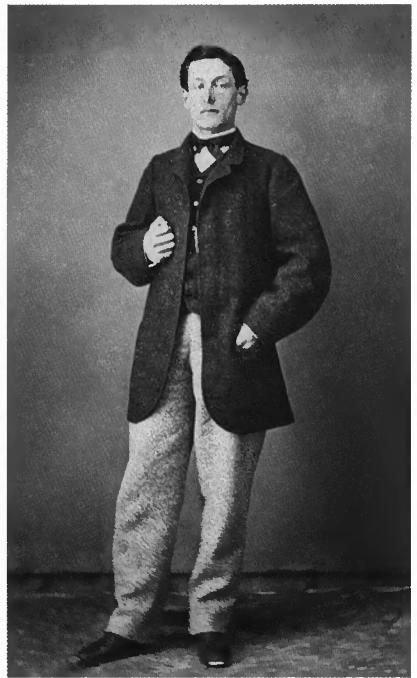


6.







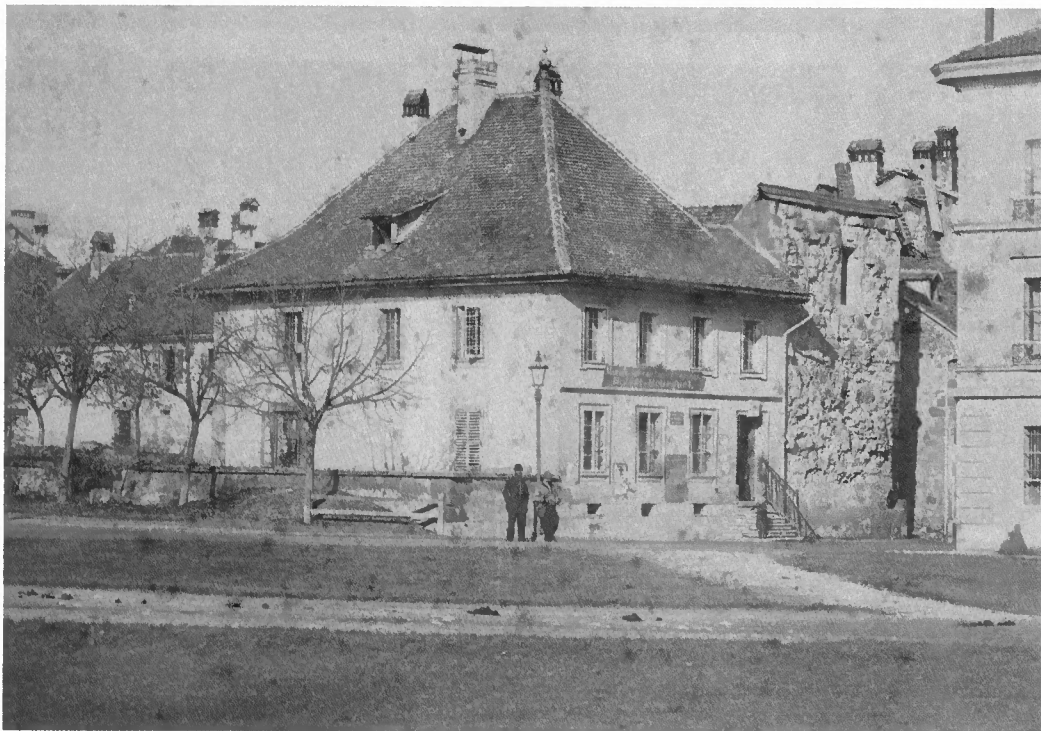


Fribourg sous tous les angles

Rossier, dès son installation à Fribourg, innove. Il sera le premier et quasiment le seul, à produire des vues stéréoscopiques. Contrairement aux photographes professionnels de passage – les Braun, Lamy, England, Charnaux – qui se contentent de réaliser quelques vues d'ensemble, cadrant les ponts suspendus, il va s'attacher à montrer des aspects plus intimes de la ville. Il nous a laissés des documents uniques de bâtiments

disparus ou fortement modifiés par la suite. Il est un documentaliste avant l'heure. Cet ensemble, s'il peut être par la suite complété, nous donnera un portrait fidèle de Fribourg à une période – les années 60 du 19^e siècle, 30 ans avant l'apparition de la carte postale.

Nous présentons ici l'essentiel des vues que nous avons pu authentifier avec exactitude.



L'ancien corps de garde
de la porte de Romont.
Détruit en 1872.

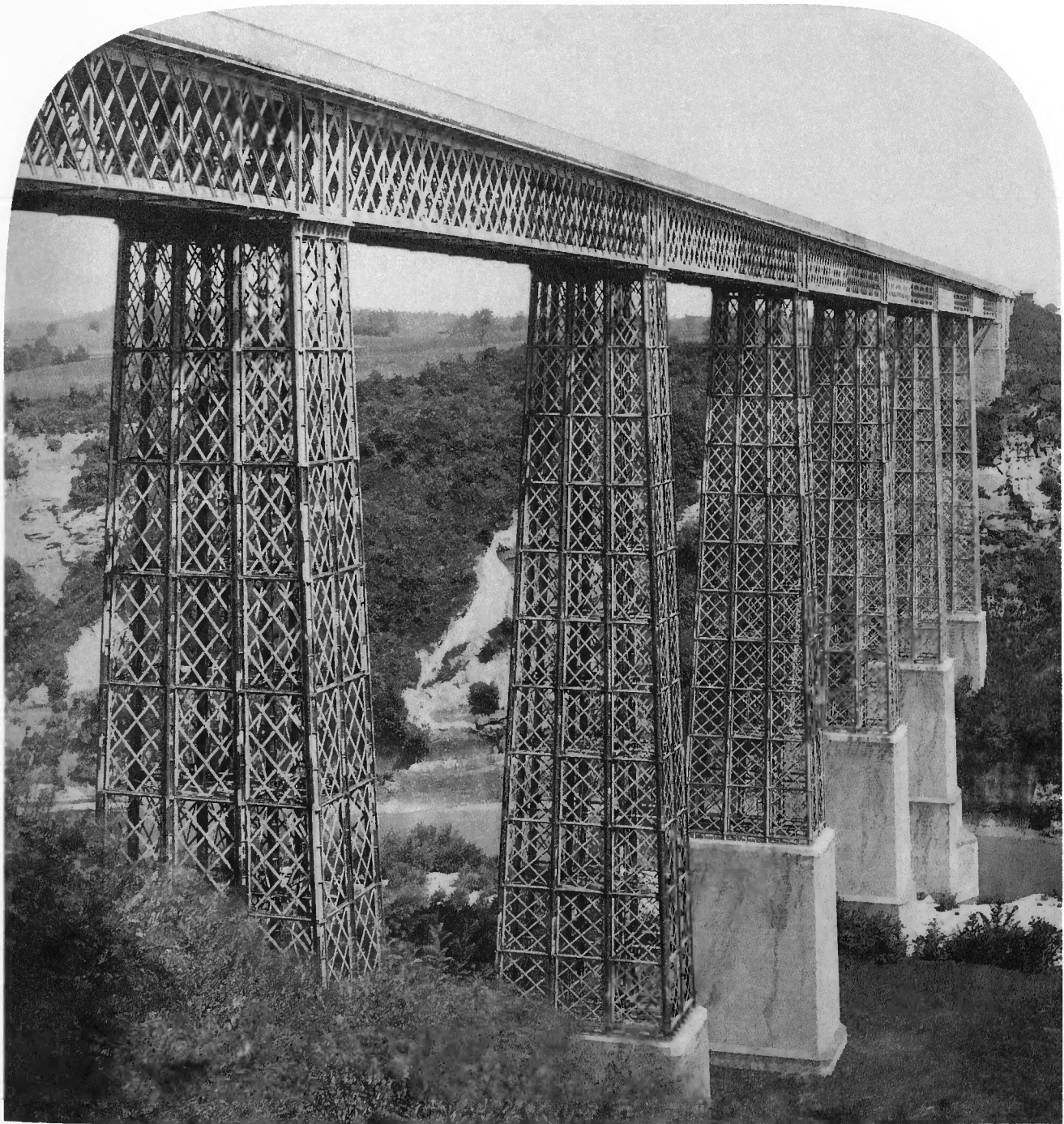


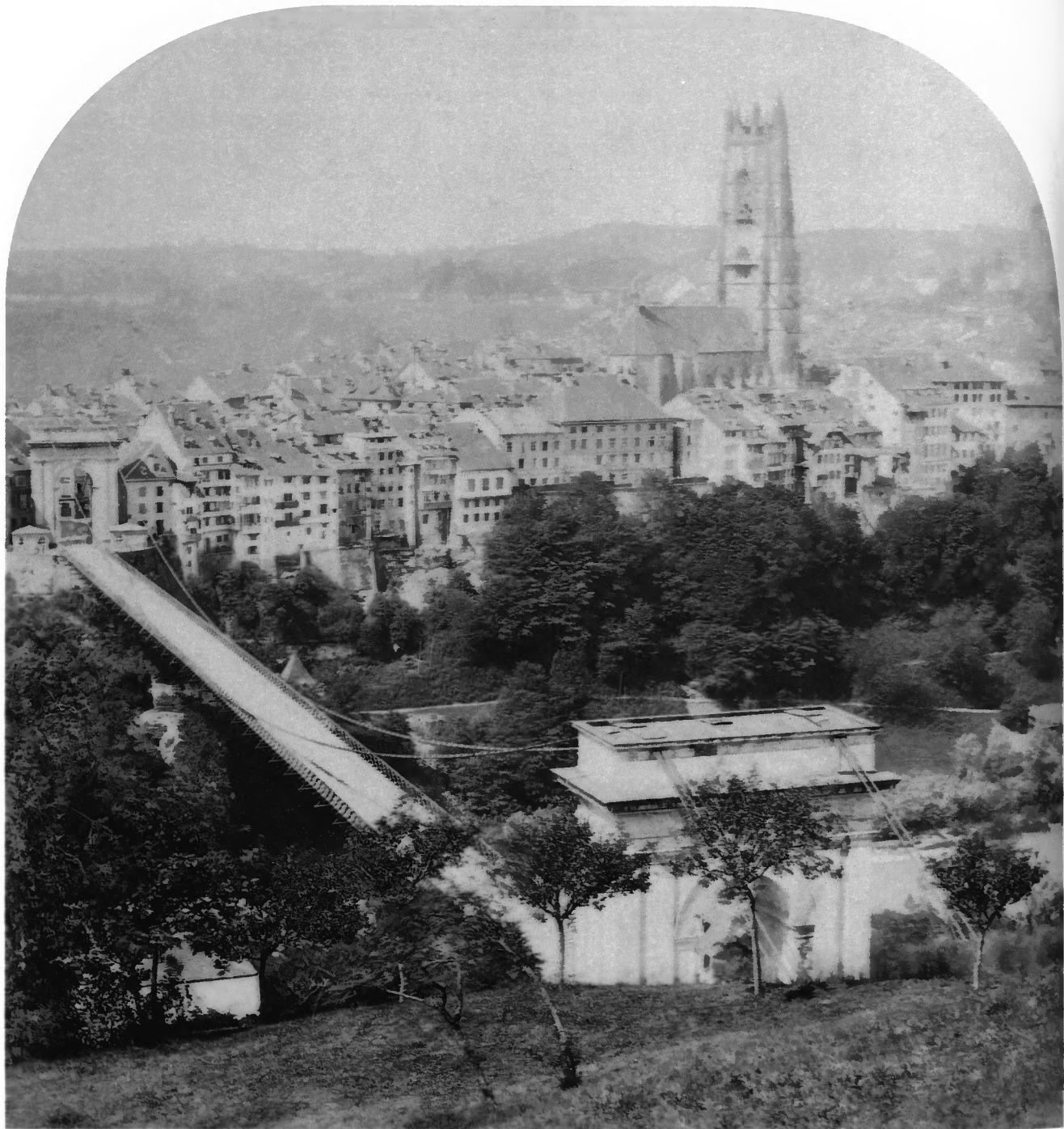
L'Hôpital des Bourgeois.



Porte de Morat, avant
l'élargissement de la rue.













À gauche: L'ancienne Douane (actuelle poste du Bourg) œuvre de Hans Fasel le jeune (1756-1758), encore dans son état original, avant les transformations de la fin du 19^e siècle.

Ci-dessus: extrait d'une vue stéréo montrant tôt le matin les éventaires du marché.

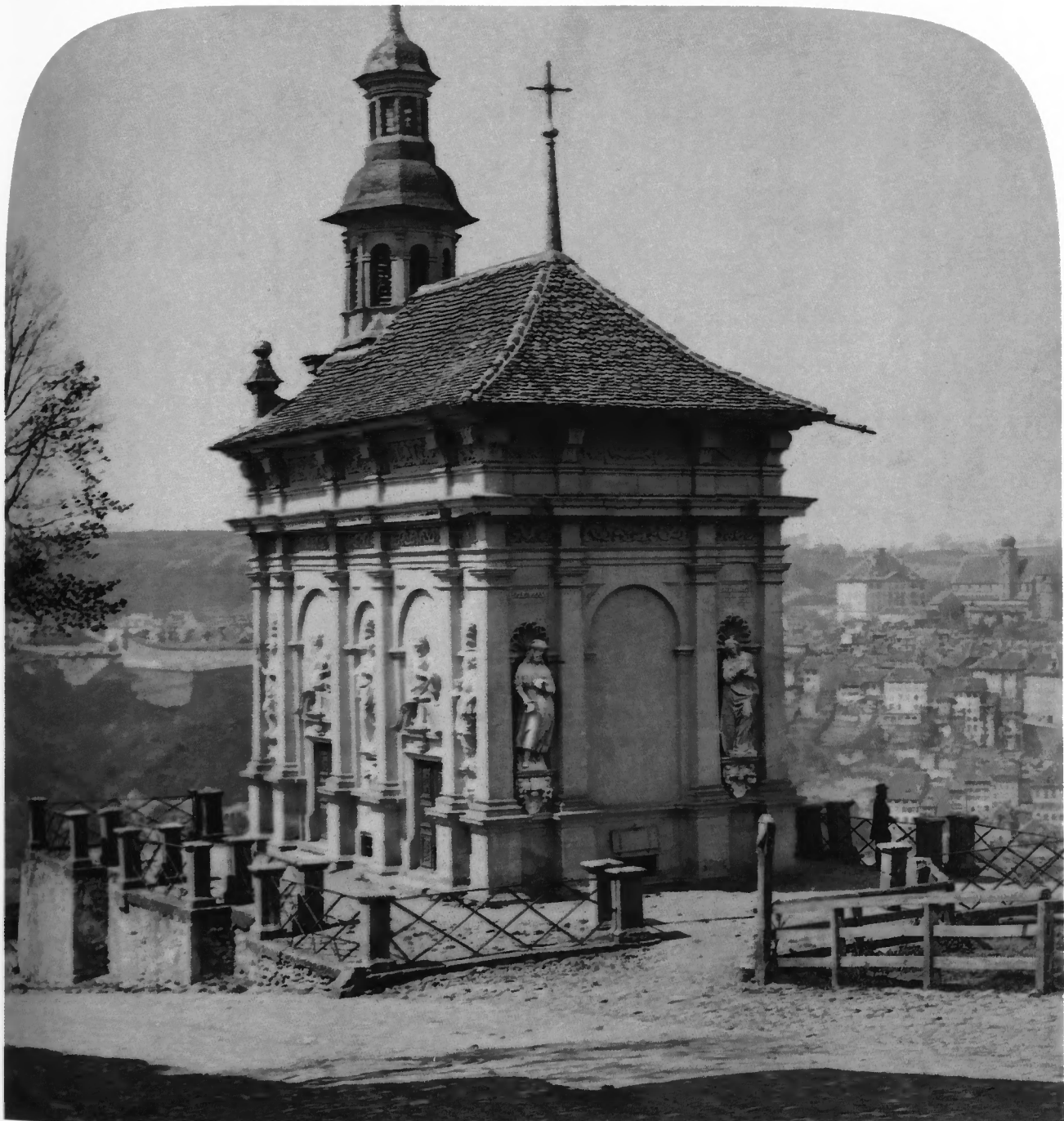


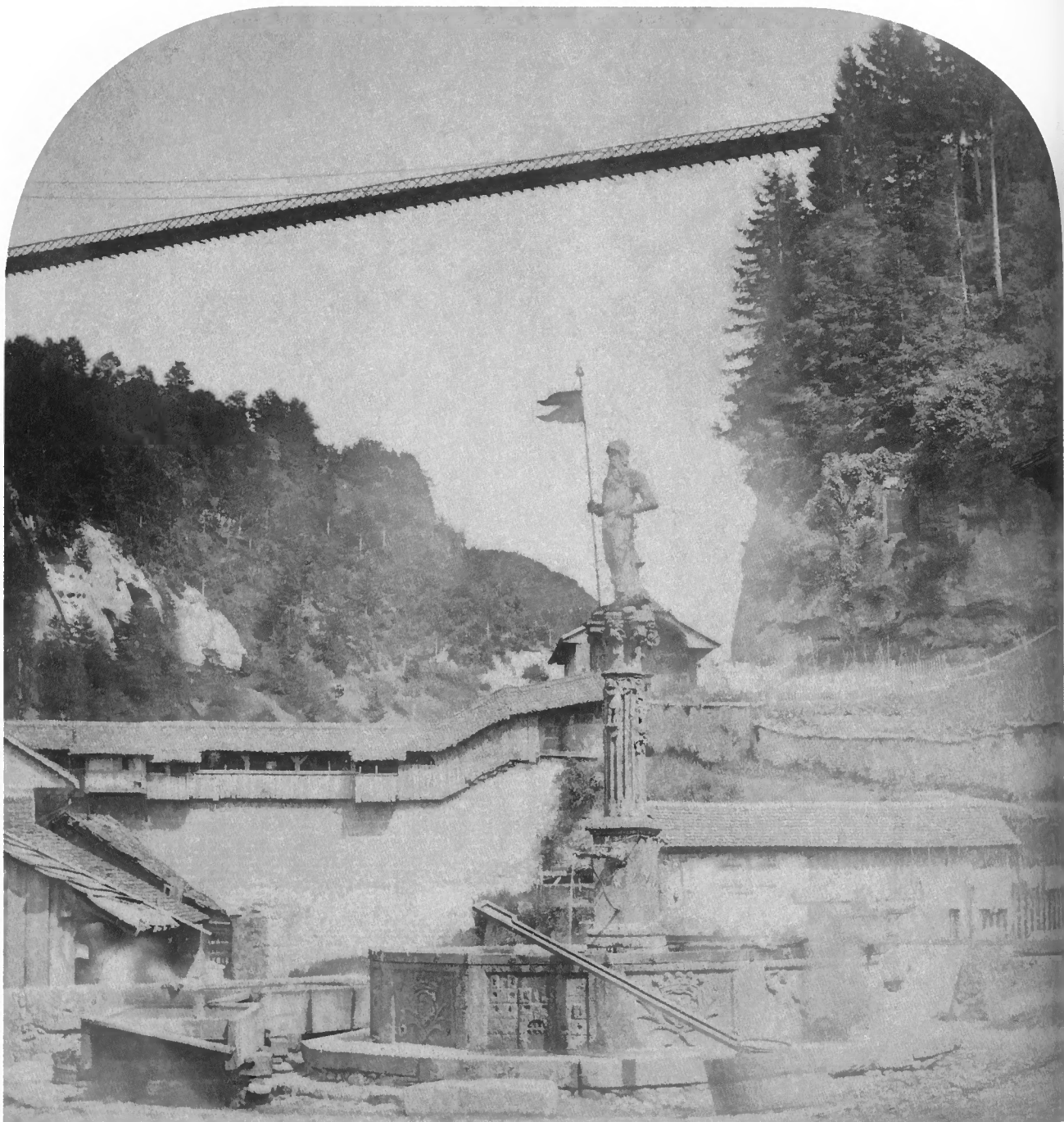


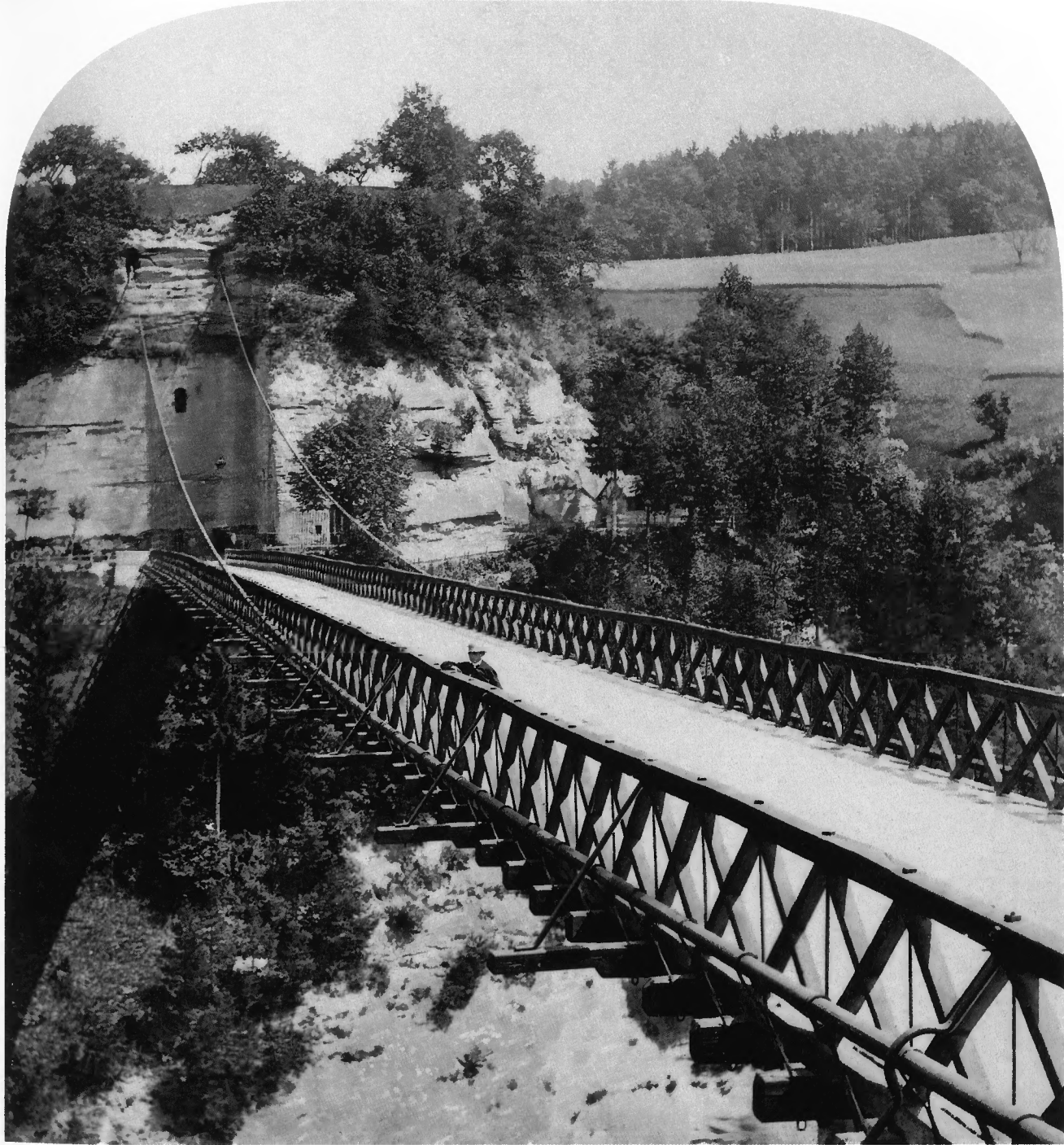




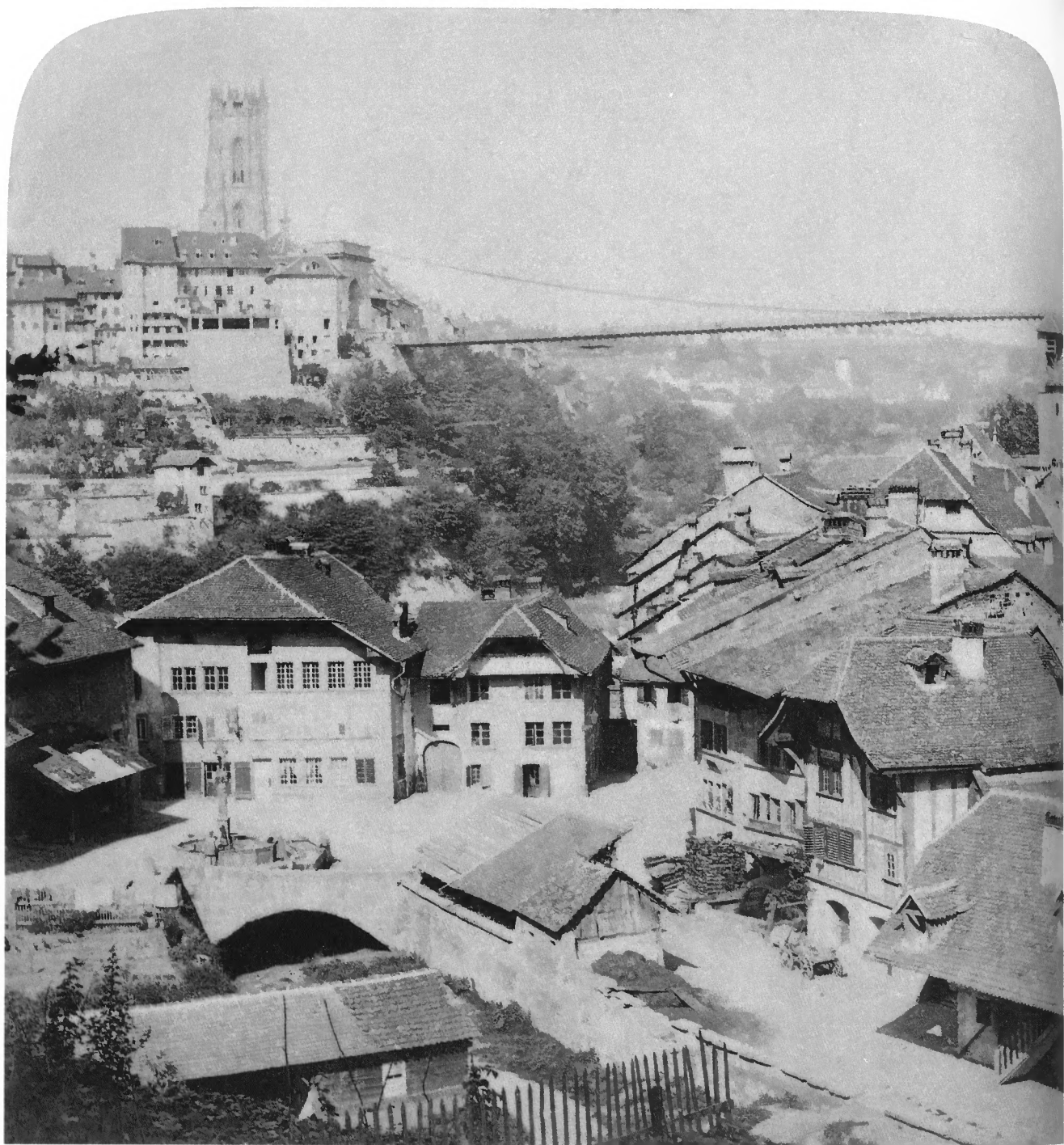






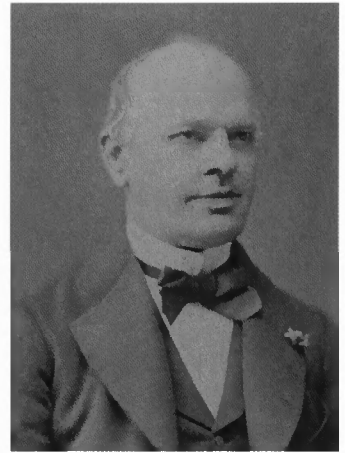


Le pont suspendu du Gottéron, côté ville.

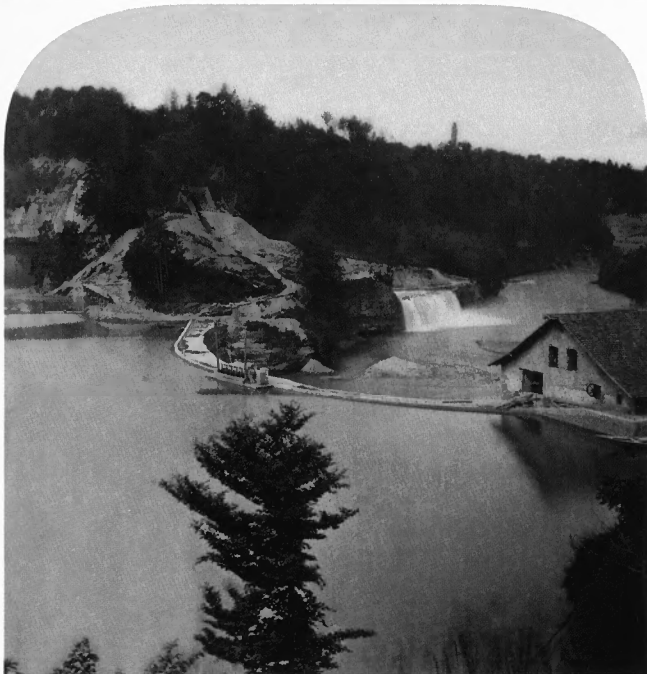




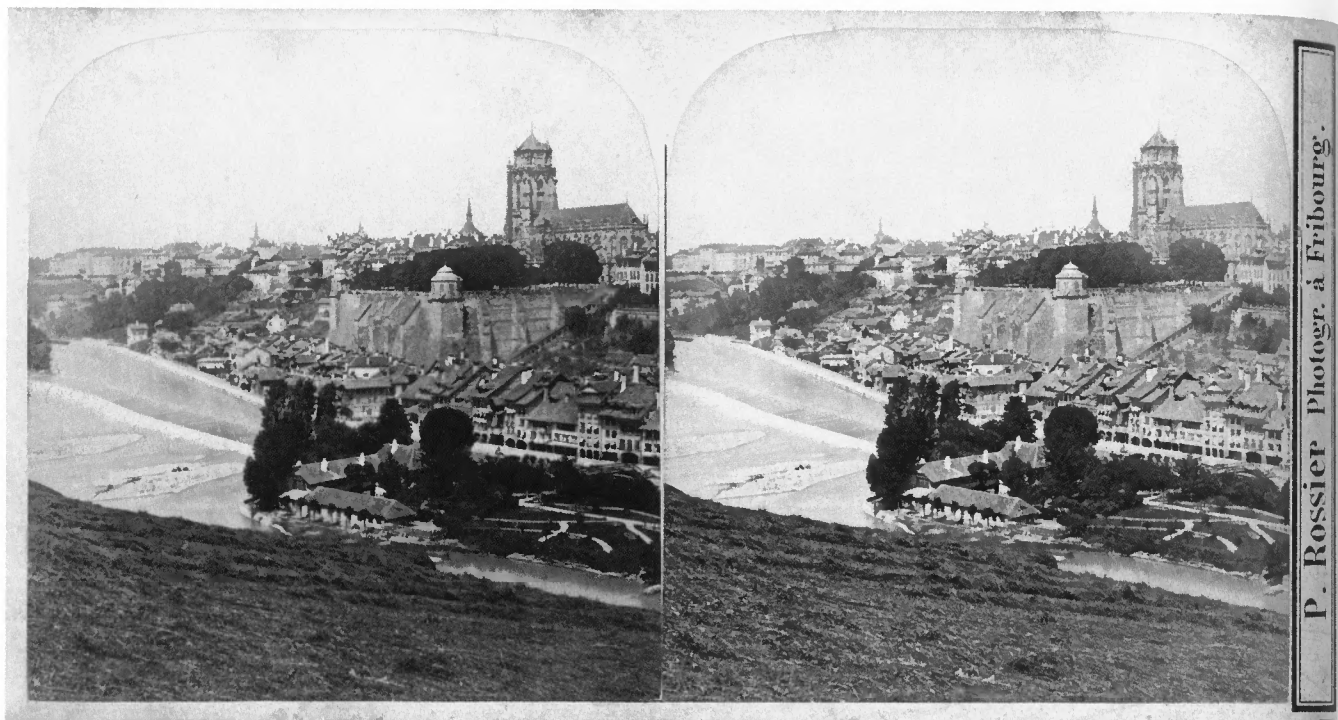




J. Kussler



Un petit guide édité par le propriétaire de l'hôtel Zaehringen, J. Kussler, décrit la Pisciculture: «Les touristes y trouvent tous les rafraîchissements désirables et peuvent même y séjourner, s'ils le désirent. Les rochers escarpés qui bordent le lac, les hêtres et les sapins verdoyants des forêts environnantes qui complètent l'encadrement de cette nappe d'eau, font de ce site et de cette création, ...un des lieux les plus attrayants des environs de Fribourg.»



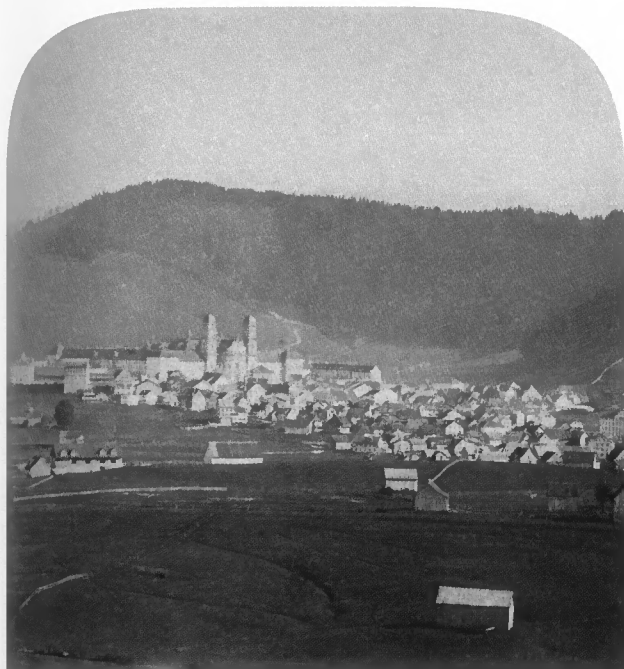
Rossier à Berne et Einsiedeln

A coup sûr, le marché local fribourgeois pour les vues stéréoscopiques a dû être rapidement saturé. La clientèle aisée se limitait au plus à quelques centaines de familles et le principal débouché était les touristes de passage. Rossier a donc tenté d'étendre son activité à Berne: les trois vues repérées devaient faire partie d'une série de quelques dizaines de clichés.



Sous les arcades. Un dimanche matin!





Einsiedeln

Du fait de ses relations familiales, Rossier pouvait y disposer au moins d'un atelier. Il va jusqu'à porter sur ses vues stéréoscopiques la mention «P. Rossier, Photogr. à Einsiedeln.»

Il devait sans doute y disposer aussi d'un point de vente. Il a aussi réalisé des portraits d'ecclésiastiques dont une dizaine sont conservées aux archives locales.









LISTE

des candidats radicaux-conservateurs-cléricaux-libéraux-ultramontains-
indépendants-jésuites-républicains

pour le Cercle de la Sarine.

Vu la liste que viennent d'émettre les conservateurs ;

Vu la liste que viennent d'émettre les radicaux-libéraux ;

Vu la liste que viennent d'émettre les indépendants ;

La réunion des citoyens, réunis le 28 courant, à l'hôtel des *Bouchés*, considérant que du choc des idées jaillit la lumière ; — que rien n'appaise mieux l'appétit que la soupe à la bataille ; — que le rêve de tous sera réalisé, — engage les électeurs qui n'ont pas encore touché au ragoût ou trempé leurs lèvres dans la soupe à la farine, à acclamer de leurs voix les arcs-en-ciel de la patrie dont ci-après suit l'indication, comme étant les plus aptes à ramener l'âge *d'or* dans le canton de Fribourg :

D'Héliodore de Ræmy de Bertigny,
chevalier de la Comète, auteur du père Casinius
Meyer-Moosbrugger, fabricant d'eau-de-
vie électorale.

Hauri, entrepreneur de bâtisses et de plu-
sieurs autres choses.

Antonin, singe du viaduc de Grandfrey.

Ræmy la Poste, d'origine valaisanne.

Savary, sourd-muet très-intelligent.

Marchand... de Confédérés.

Soutfer, gypsier-huissier-orateur-maître de
langues.

Uldric, avocat-arraigné.

Meyer, curé, le meilleur des GENS BONS.

Rossier, photographe du P. Casinius.

Galley, imprimeur toqué, pourfendeur de
JÉSUISTES.

Haymoz-Renievin, orateur dans le genre
DUPIN.

Gottrau, peintre du P. Casinius.

Guérig, notaire, voulant le BIEN du peuple.

Bonnet, professeur, fabricant de bonnets.....
de nuit, à Fribourg.

Perrier, colonel sans-enlottes.

Vogt, entrepreneur d'orages.

Schmid-Muller, pharm.-célesto-végétal, dis-
ciple de Humbourg.

Habsreiter, marchand de FOUS-RRES.

Odet, capitaine tranchant, ancien garde-neu-
tre du roi de Naples.

Chapot, archi-huitre d'état, nouveau Croque-
mitaine.

Chevalier de Buman, noble de Comanon,
éleveur de bêtes...raves.

Mignon-Tobie de Castella, caméléon
annuel.

Colonel Girard, prince de Bel-Ceil, marquis
de la Perruque.

Fragnière, ballon de Posieux, député-fétus,
né avant le terme.

Hôtel des Bouchés, 28 novembre 1866.

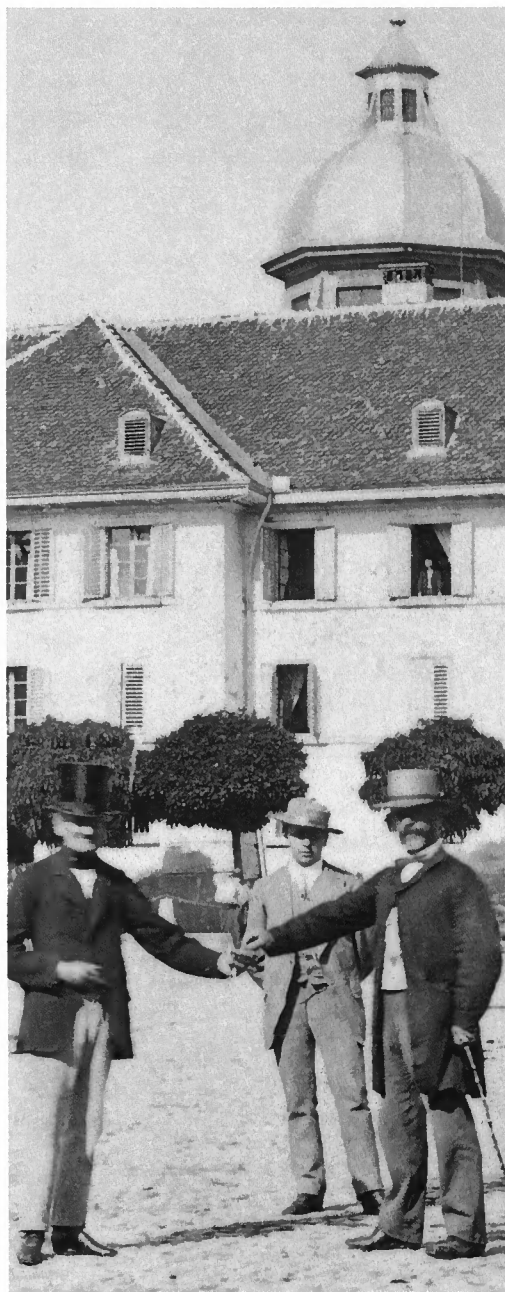
LE COMITÉ.

Une intégration pleine d'embûches

De retour dans son canton après sept ans d'absence, Rossier découvre une société divisée, où il aura de la peine à trouver ses marques. Au régime radical, de courte durée, a succédé lors des élections de 1856, les conservateurs animés d'un esprit de revanche. Leur victoire s'inscrit à contre-courant de l'évolution d'une Suisse industrielle et libérale en plein essor. Si les conservateurs reprennent à leur compte les réformes institutionnelles des radicaux, ils vont durcir leur position dans la crise religieuse qui s'installe. Le Vatican condamne en 1864, par le Syllabus, les «erreurs modernes» du libéralisme, de l'école laïque et de la prééminence de l'Etat. Fribourg se renferme dans son isolement.

Rossier va devoir marcher sur des œufs: d'un côté il fréquente des esprits libéraux, de l'autre il va donner des gages à l'église. Ce côté prudent lui vaudra d'être brocardé dans un pamphlet lourdement humoristique paru au moment des élections de 1866 (*voir ci-contre*). Il s'y trouve en bonne compagnie au côté de l'imprimeur-éditeur Charles Marchand avec qui il vient de collaborer, avec l'ancien colonel fédéral Perrier, esprit cultivé, indépendant et caustique, et les peintres Bonnet et de Gottrau. Lui-même est épinglé «photographe du Père Canisius».

Heureusement, il va bénéficier pendant quelques années d'un quasi monopole professionnel, de quoi innover et prendre des initiatives, mais sans parvenir à s'implanter durablement. Il aura finalement traversé Fribourg comme un météore.



Rossier illustrateur

Quoi de plus naturel que de fréquenter, dans cette ville traditionaliste et bigote, le cercle des esprits indépendants et frondeurs. Rossier va rencontrer des hommes qui ont participé au court régime radical et son action réformiste et novatrice et qui ont bourlingué et se sont formés à l'étranger. L'un d'eux retient l'attention: Charles Marchand, imprimeur et éditeur du *Chroniqueur*. Esprit curieux et aventureux, il publie en 1858 déjà, les *Voyages en Suisse par les chemins de fer*, guide illustré qui anticipe de quatre ans leur arrivée à Fribourg. Il édite un ouvrage maçonnique sentant le soufre, œuvre du Dr. Berchtold, historien radical et ancien chancelier d'Etat. Il se risque même à publier en 1865 un ouvrage interdit en France, *Les propos de Labénius*, une satire du pouvoir impérial dont l'auteur a été condamné et emprisonné.

Cette même année, l'ancien Colonel fédéral Ferdinand Perrier publie ses *Nouveaux Souvenirs de Fribourg ville et canton*. C'est l'occasion pour Rossier de faire une première à Fribourg, si ce n'est en Suisse: il va l'illustrer par la photo. De la manière la plus simple possible, en contre-collant un vrai tirage photographique en face de la page de titre. Son intérêt est exceptionnel car tous les ouvrages de cette édition portent une photographie différente, qui correspond à des vues stéréoscopiques éditées par Rossier. Ce qui donne une précieuse indication: on peut en déduire qu'à cette date de l'été 1865, il a déjà quelques centaines de prises de vues de Fribourg et de ses abords. Lors d'une nouvelle édition,

Marchand et Perrier auront cependant recours à des planches lithographiées en place de photos.

Là encore, on constate que Rossier exploite son expérience acquise à l'étranger, car de telles utilisations de la photo ont déjà été pratiquées depuis une dizaine d'années tant en France qu'en Angleterre. Ainsi, l'année du retour de Rossier à Londres en 1862, paraît un très bel ouvrage sur les ruines d'abbayes et de châteaux en Grande-Bretagne, illustré par les plus célèbres photographes du temps, les Bedford, Sedgfield, Wilson et Fenton, ce dernier photographe de la reine et premier reporter (officiel) de guerre lors du conflit de Crimée.

Charles Marchand ne pourra se maintenir à Fribourg et il émigrera aux Etats-Unis. *Le Confédéré* annoncera sa mort le 26 septembre 1889 à New York. Il rend hommage au «citoyen dévoué à la cause radicale, pour laquelle il a fait de grands sacrifices...». Encore une mémoire effacée!

NOUVEAUX SOUVENIRS
DE FRIBOURG
VILLE ET CANTON

PAR

F. PERRIER

*professeur colonial à Bâle, membre des Sociétés d'histoire, des sciences naturelles, etc.,
auteur des Études sur la Suisse, etc.*

avec des notices spéciales sur les Ponts, le Viaduc de
Grandfer, les Orgues, la Collégiale de St-Nicolas,
le Chemin de fer, etc.

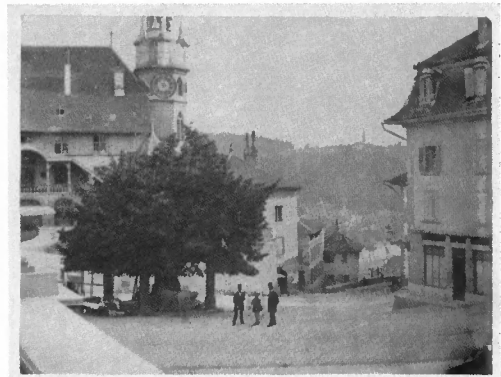
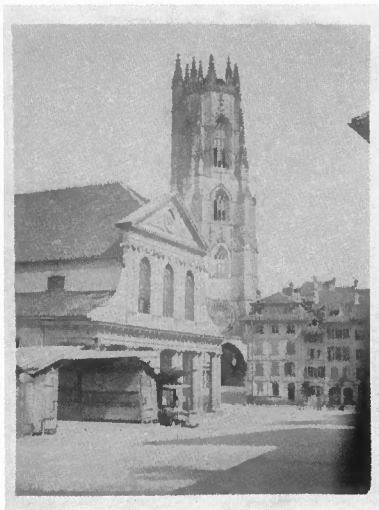
PREMIÈRE ÉDITION.



FRIBOURG.
IMPRIMERIE DE CH. MARCHAND.

1888.

M. DCCC. LXXV



Rossier éditeur

L'ouvrage de Perrier, illustré par Rossier, est sorti de presse le 19 juin 1865 chez l'imprimeur Marchand. A la fin du même mois, une occasion se présente: les cérémonies pour la béatification de Saint Pierre Canisius. L'église, en train de se relever de l'épisode radical qui a vu l'expulsion des jésuites et celle de l'évêque, va prendre sa revanche. C'est l'heure du triomphalisme religieux, architectural et artistique: voyez l'église de Châtel-Saint-Denis qui en témoigne.

L'ampleur de la manifestation étonne. Nous avons une nouvelle fois un témoin privilégié, Louis Grangier qui note dans son journal en date du 25 juin 1865:

«Dimanche. Le canon et toutes les cloches annoncent à 5 h. du matin le commencement de la fête. Sophie et Nathalie arrivent et couchent chez nous... Cortège à 6h de St-Nicolas au Collège, reliques du Bienheureux, 10 prélats avec la mitre et la crosse, plus de 200 prêtres étrangers, foule compacte, maisons décorées, etc.

26 juin, 2^e jour de la fête. Superbe sermon de Mgr Mermillod ce soir à 6h Père Allet, jésuite, le matin.

27 juin, mardi ...dernier jour de fête du Père Canisius. A 7h, au collège, messe basse et sermon aux élèves de Mgr Mermillod. Sermon à 9h. de Mgr de St-Jean de Maurienne et le soir du père Allet.

28 juin. Dîner offert par l'État aux évêques à l'Hôtel de Fribourg.»

Rossier a dû photographier tout cela, mais nous n'avons rien retrouvé, hormis une carte de visite avec la reproduction d'un portrait gravé du Père Canisius. Par contre, on nous a signalé la lithographie grand format ci-contre. Rossier apparaît comme en étant le «propriétaire». Il a eu recours à un grand imprimeur de Paris, Lemercier. De plus, il a fait appel à deux artistes notables de Fribourg: Louis Bornet, un français professeur de dessin au collège et le peintre Philippe de Gottrau. Jamais en retard d'une initiative.





Reproduction photographique

DES

TABLEAUX DE DESCHWANDEN

En format in-4° et format cartes de visite.

PHOTOGRAPHIES DE CETTE COLLECTION

Bienheureux Pierre Canisius.
Saint Bernard.
Saint Jean Népomucène.
Saint François de Sales.
Sainte Barbe.
La Mort de la Sainte Vierge.
Le Crucifiement.
Saint Joseph.
La Sainte Vierge.

L'Immaculée Conception.
L'Epiphanie (de l'Eglise de Domdidier).
» (de l'Eglise de Saint Nicolas).
La Communion de Saint Jérôme.
La Communion de Saint Benoît.
Le Sommeil de l'Enfant Jésus.
Bienheureux Nicolas de Flue.
Saint Pierre donnant les clefs du Paradis
à Pie IX.

Le tableau représentant saint Pierre était exposé à l'entrée du chœur de saint Nicolas pendant l'Assemblée générale du Pius-Verein. Les photographies qui le reproduisent seront conservées comme un souvenir de cette belle réunion religieuse et patriotique. — On le trouve en vente chez M^{me} MEYLL, libraire à Fribourg.

Prix des photographies : format in-4°, 2 fr. 50.



Nicolas de Flue et
l'Epiphanie de l'Eglise
de Domdidier.

Fin de parcours

En 1867, Rossier est assailli par le malheur: peu après la naissance de son fils, sa femme meurt en avril de cette année. Ses difficultés ne vont que s'aggraver.

Un jeune photographe de 26 ans, venu de Seine-et-Oise, Ernest Lorson s'installe à Fribourg. Il est membre d'une grande fratrie: on trouve des Lorson photographes à Berne, Lausanne et Morges. Ce sera un sérieux concurrent pour Rossier. La mode aidant, de fidèles clients, tel Louis Grangier, lui faussent compagnie. Grangier note dans son journal, en date d'octobre 1869: «posé pour une photo de groupe chez Lorson.»

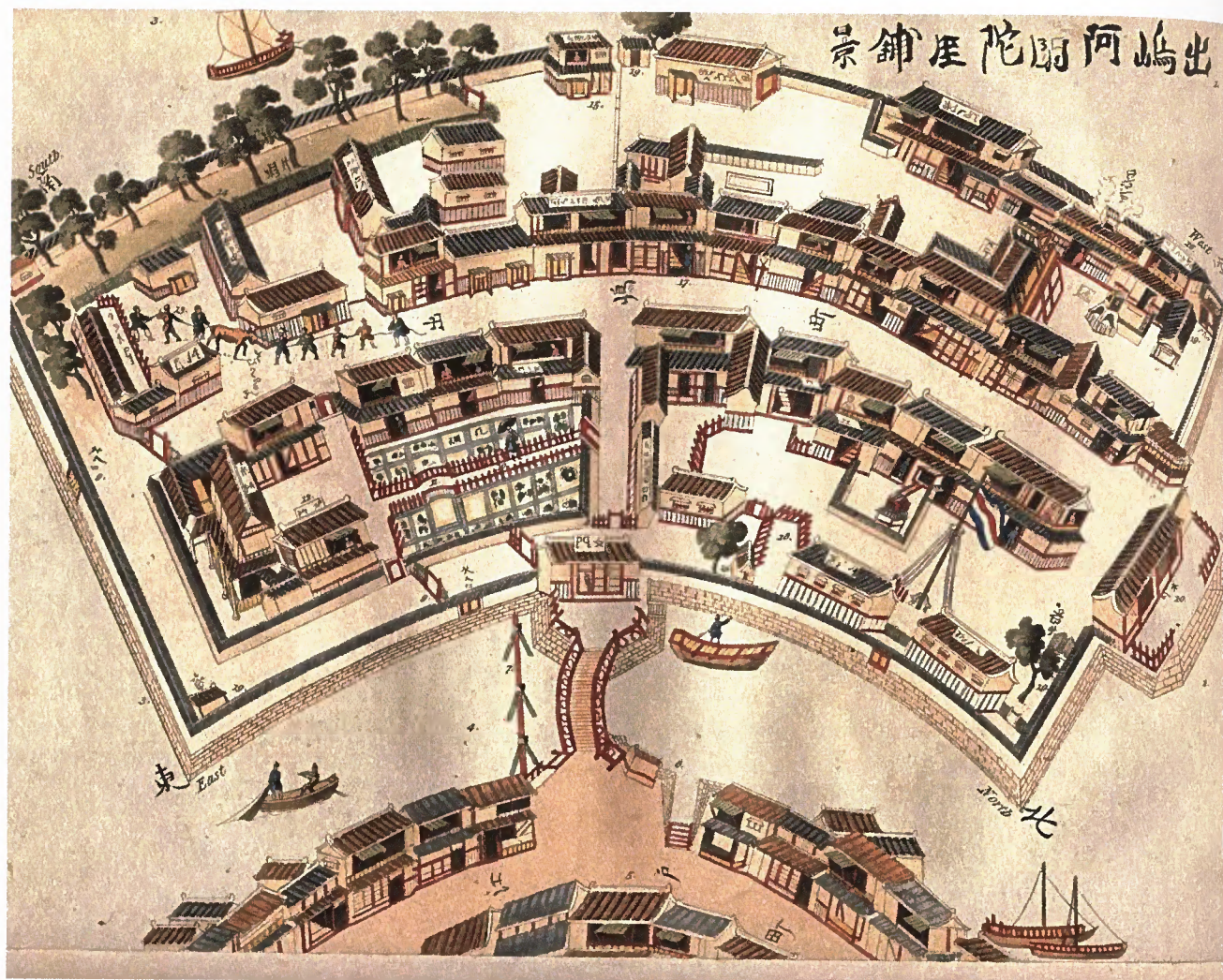
Lors du recensement de 1870, on a vu que Rossier sous-louait une simple chambre pour logement. La guerre franco-prussienne provoque une crise générale. Rien ne va plus pour notre photographe qui tire le diable par la queue.

En 1871, Rossier réalise à nouveau une série de dix-sept reproductions de tableaux de Paul Melchior von Deschwanden (1811-1881) de Stans. C'était alors le peintre à la mode dans les milieux ecclésiastiques en Suisse, il est dans notre pays le pendant du style St-Sulpice français ou du Beuroner-Stil allemand. Une grande annonce paraît dans *La Liberté* du 7 octobre 1871, qui atteste du succès de ce style dans notre canton.

Les Archives de la Ville livrent encore en date du 6 novembre 1872, dans le procès-verbal

du Conseil Communal, cette indication: «*M. le Directeur de l'Instruction publique fait savoir que la Commission suisse pour l'exposition universelle de Vienne demande les photographies des établissements d'instruction de Fribourg. L'État se charge des photographies du Collège, du Lycée et demande si la Ville veut faire faire celles des bâtiments où se trouvent le séminaire, les écoles des garçons, l'orphelinat et l'école des filles. Dans ce cas, il demande qu'on lui cède deux exemplaires de chaque au prix de revient. M. Rossier se chargerait de faire la photographie de ces différents édifices pour 12 francs le cliché et 3 francs pour chaque exemplaire grand format. Le Conseil fait droit à la demande de la Direction de l'Instruction publique et charge M. Rossier de l'exécution du Travail.*»

Ces photos existent, sans qu'il soit possible de les attribuer à Rossier, car ce dernier avait entre temps demandé un passeport pour la France, où, à Paris, on perd sa trace.





ENQUÊTE POUR UNE FICTION

PIERRE ROSSIER, EXPOSÉ AUX VENTS

David Collin

La vie de Pierre Rossier est à lire comme un roman, c'est une suite d'inconnues, d'équations non résolues, de ces trous qui intriguent et qui comblés, assemblés patiemment, reconstituent la trame romanesque de ce qui n'existait plus; à mesure que l'imagination s'emballa, elle s'aventure partout et relie nos vagues connaissances aux épisodes inventés. Raconter Rossier c'est faire revivre un fantôme, ressusciter l'homme dans ses absences.

L'identité de Rossier prête à confusion au fil des recherches. On en parle sans le nommer, on lui attribue des mérites invérifiables, on le croit français ou anglais, on déforme allégrement son nom au gré des accents et des prononciations: tantôt Rocher, Roche, ou Rochier.

Le 23 août 2006, à quelques pas du monument qui rappelle la visite au Japon de Pierre Loti, auteur du fameux *Madame Chrysanthème* qui

inspira le personnage du non moins fameux opéra de Puccini, *Madame Butterfly*, je montais pour la première fois les marches de la bibliothèque universitaire de Nagasaki, au sud de l'île de Kyushu, pour y rencontrer l'un des grands spécialistes des débuts de la photographie au Japon. C'est là que tout a commencé en 1859 sur le seuil de cette ville contact, au comptoir de Deshima, seul îlot autorisé aux commerçants et aux savants étrangers, relié à Nagasaki par un seul pont de bois hautement surveillé, comptoir établi par les Hollandais depuis le XVII^e siècle. Devant la bibliothèque, une statue de bronze m'accueille et me rassure immédiatement. A ce moment-là, non sans émotion, j'ai le sentiment d'approcher le mystère Rossier. Le fier samouraï qui défend l'entrée, c'est Ueno Hikoma, l'un des premiers photographes professionnels japonais, avec Shimooka Renjo et Ryoma Sakamoto, à qui Rossier, après moult tergiversations, avait transmis les procédés chimiques qui lui permettraient enfin d'accé-

der à la vraie photographie (technique du colodion). Plus tard, c'est encore Ueno Hikoma qui fera parmi de nombreux autres, le portrait de Mme Chrysanthème et de Pierre Loti, Loti qui qualifia un jour Ueno de «bon faiseur (artisan) de Nagasaki.»

On nous reçoit donc, accompagnants et traductrice, dans un salon de consultation de la bibliothèque. Nous échangeons nos cartes et j'explique au chercheur japonais la raison de ma présence, ce que je veux savoir de lui, ce que je sais déjà, et je le comprend assez vite, ce qu'il ignore encore. Il découvre, par le bais de mes confidences, que Rossier était suisse et non français comme il en avait la certitude jusqu'à ce jour. Son intérêt s'en trouve fortement renforcé; il sort alors de grands albums de photographies stéréoscopiques, et il me projette, non sans une certaine fierté, un documentaire qui raconte, avec force schémas et petits personnages animés, la vie de Ueno Hikoma.

Lettre du 16 juin 1859, à bord du Chusan, mer du Japon, adressée à [illisible]

Chère amie, comme j'aurai très peu de temps pour vous écrire à mon arrivée à Hong Kong, voici quelques mots volés au peu de temps qu'il me reste avant l'arrivée, car une fois à terre, il me faudra embarquer pour le Japon après avoir envoyé mes photographies du volcan Taal à mes employeurs londoniens. Les vapeurs étouffantes des îles des Philippines me serrent encore la gorge et je revis avec difficulté l'instant, ou, entre deux cratères, celui d'en haut et celui d'en bas, j'ai dû renon-

cer avec regrets à descendre au cœur de la fournaise. Malgré cette mésaventure, le voyage aux Philippines est riche d'enseignements. Et si la moisson est maigre, l'expérience est immense. Elle m'oblige désormais à trouver subterfuges et protections pour ne pas gâcher la surface des plaques en de telles circonstances. Les taches, qui ont endommagé gravement et parfois irrémédiablement certaines photographies, noircissent les paysages, dévorent la matière et l'image qu'on aurait voulu réaliser. Elles impriment des constellations obscures dans le fond des prises de vue, et n'ont de vertu que leur qualité propre: la vertu artistique et imprévue de ces taches pourrait inspirer un artiste. Quant à moi, je me contente de donner du réel, et par ce biais de faire rêver en montrant l'Asie telle qu'elle est: inconnue, mystérieuse et [illisible], mais j'insiste, bien réelle et pas aussi idyllique qu'on voudrait la présenter. Néanmoins ces clichés passionnent les foules quels que soient les sujets présentés, et je compte bien vous en ramener des centaines. Dans trois jours nous arriverons à quai, j'espère vous écrire depuis Nagasaki, d'ici là portez vous bien,

Votre Pierre Joseph R.

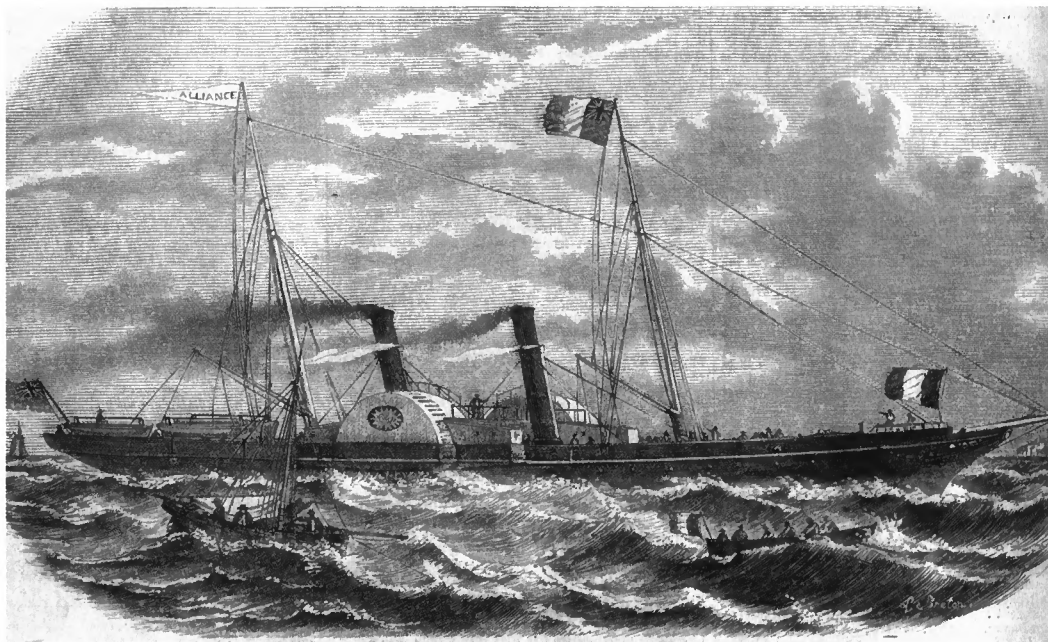
À qui Rossier pouvait-il bien ressembler? Depuis le début de cette enquête, je ne cesse de me poser la question parce qu'étrangement nous n'avons en notre possession aucun portrait de l'artiste, aucun visage qui puisse nous renseigner sur son caractère, pour peu qu'on puisse y lire ses pensées, ses envies, ses désirs, ses échecs. D'autres

photographes de son temps n'ont pas hésité à poser fièrement à côté d'un de leurs appareils, mais dans son cas il n'existe aucun auto-portrait. Pourtant il s'était fait délivrer un passeport pour une période de trois ans, avant d'embarquer pour le vaste monde et j'imaginai trouver une photographie dans ces papiers, mais rien. Le 19 octobre 1855 Rossier se rend au bureau de la police centrale de la ville de Bulle. Pierre Joseph Rossier décline son identité, il vient d'avoir 26 ans, et sans complexe il se dit photographe de profession à une époque où les procédés balbutient; la photographie s'invente à mesure qu'elle se fait, et cela depuis 1839 seulement. Ainsi, sans image de lui, sans biographie ni témoignage, Rossier reste l'inconnu du voyage, il l'initie et l'inspire, mais il reste dans

l'ombre; il manque à ces premiers documents d'identité, la photographie qu'on n'y mettait pas encore.

Journal du [illisible] juin 1859, à bord du HMS [illisible]

Quelle précipitation, quelle audace! A peine arrivé au Commercial Hotel de Hong Kong où j'ai récupéré deux lettres, et préparé mes photographies que me voici déjà en route vers d'autres aventures. Trop peu de temps pour revisiter cette ville, pour me perdre dans les quartiers populaires et revivre ainsi mes premiers émois dans la région. A peine ai-je eu le temps de revoir Albert Smith qui le premier, m'avait donné de précieux conseils à mon arrivée en Asie. Les souvenirs s'accu-



«L'Alliance, bâtiment à vapeur du nouveau service établi entre le Havre et Southampton» tiré de *L'Illustration*, journal universel du 25 août 1855.

mulent et avec eux le télescopage des temps et des expériences. Ainsi ce départ pour Nagasaki me rappelle mon premier voyage en bateau, quand tout émerveillé par les fastes de l'Exposition Universelle de Paris, que je venais de quitter, j'allais du Havre à Southampton à bord de l'Alliance, un très beau vapeur à deux cheminées dont j'ai gardé un vif souvenir et une gravure. Un navire à peine sorti de cale qui me donnait déjà des ailes et l'envie d'aller découvrir en Asie ce que j'avais entrevu à l'Exposition. Aujourd'hui c'est une nouvelle course contre la montre, et les vents contraires nous mènent la vie dure. Les récits des explorateurs anglais lus à Londres après ma première rencontre avec Negretti, me reviennent en mémoire. Combien ils me paraissaient alors excessifs, grossiers et romanesques! Et combien je reconnais désormais ce vrai sentiment du voyage, je devrais dire «l'enivrement» que procurent les grandes épopées. Les changements de territoires, l'orbite même de ce genre d'aventure, brisent l'ordre habituel du temps et me replacent au centre de la vie, au plus près de ce que je crois vraiment être.

Tout semble se confondre en un seul panorama: les images défilent et je revois les cratères philippins, les vieux quartiers illuminés de Hong Kong et, dans une sorte de vision prophétique qui n'appartient qu'à mes rêveries, j'esquisse déjà ce que seront demain les portes du Japon. Une fois débarqué, aurai-je encore la sensation d'avoir changé de monde, ou tous ces paysages se confondront-ils en une seule photographie, floue et confuse? Heureusement, j'ai la chance de pouvoir gra-

ver ces images. Elles me prouvent que j'ai bien vécu le voyage, que les illusions n'ont qu'un temps. Sur le navire, entre deux houles et la crainte qu'un typhon nous engloutisse, de passionnantes rencontres se succèdent. Ainsi...[le reste a été mangé par les rats]...et j'en serais toujours ravi.

Dans le labyrinthe des pensées qu'on agite au gré de l'enquête ou du roman dont on dessine les contours, et qui m'ont plusieurs fois égaré, oscillant d'un Rossier à l'autre, je me suis imaginé quel aurait pu être son destin, déambulant dans les couloirs de la grande Histoire, situant mon personnage, sa trajectoire et le cadre de ses aventures d'après des faits bien avérés, telles les expositions universelles de 1855 à Paris ou de 1862 à Londres, de ce qu'il aurait pu visiter, et qui pour ainsi dire, jalonnent son voyage. Dans un premier récit, j'avais à ce point mélangé le vrai et le faux qu'il m'était impossible de les reconnaître après coup. Tellement de possibles se télescopaient et se contredisaient, tellement de lacunes parsemaient cette histoire qu'il était excitant de se laisser aller tout entier à l'imaginaire. Ainsi, les «pourquoi pas?» d'audace ou de provocation se succédaient et me permettaient d'avancer et d'oublier pour un temps la précision scientifique qu'ont les biographes ou les historiens. Par exemple, pourquoi Rossier n'aurait-il pas rencontré avant son départ pour l'Asie, son confrère et concurrent de l'époque Felice Beato, présent à Londres au moment où Rossier se fait engager par la firme Negretti et Zambra? Et pourquoi ne se seraient-ils pas revus à Shanghai quelques mois plus tard, au moment ou



**Journal du 19 juin
1859, 22h, Nagasaki,
Japon.**

A la lumière d'une bougie, épuisé par le voyage et les mouvements incessants d'une mer agitée, j'esquisse dans la fraîcheur de l'instant, mes premières impressions du Japon entrevu dans la nuit. Si nous n'avons pas vraiment eu accès au port de Nagasaki, les portes du comptoir de Deshima nous accueillirent néan-

Beato décroche ce qu'on appellerait aujourd'hui un contrat d'exclusivité, empêchant de mener à bien sa mission en Chine? Et d'autres pourquoi se bousculent à mesure que l'imagination se délie. Pourquoi Rossier n'aurait-il pas découvert pour la première fois l'esprit japonais, début d'une passion insoupçonnée, en visitant l'exposition d'estampes japonaises qu'on présentait pour la première fois à l'Exposition Universelle de Paris en 1855? Et pourquoi est-il si souvent revenu à Paris après son retour en Europe, et son installation comme photographe en Suisse? Tant de questions, et autant d'énigmes qu'il conviendrait de résoudre avec minutie, mais qui pourraient l'être aussi par l'écriture d'un roman, qui inventerait ce qui s'est réellement passé, ou qui d'aventure en retrouverait, presque par hasard, les véritables fondements.

moins chaleureusement et se sont rapidement ouvertes sur une multitude de nouveautés, de personnages plus intéressants les uns que les autres, de résidents japonais ou étrangers, savants ou commerçants, dignitaires ou coolies. Nous dormons dans des baraques en bois confortables, et de par la relative promiscuité des lieux, les contacts sont faciles et rapides. La géographie des lieux nous renseigne déjà sur la distance immense qu'il nous faudra parcourir pour aborder le cœur du pays, ce que nous ne voyons pas encore. Peut-être aurons-nous des miles à franchir à travers l'océan pour accéder au cœur des choses, à moins qu'il ne s'agisse que d'un petit pont de bois à traverser, et derrière lequel se cachera un autre visage du Japon, un visage parmi une infinité que nous réserve ce voyage. L'îlot sur lequel nous nous trouvons est un aperçu, le point de contact

entre les cultures et les diplomates, la fenêtre encore mi-close sur un monde que je ne connais que dans les livres et dans les estampes des grands artistes japonais que j'ai pu voir à l'Exposition. Je n'oublie pas l'effet extraordinaire que me fit la série d'estampes du peintre Hokusai. Cent vues d'une montagne sacrée qu'il me tarde de voir à mon tour. Un jour peut-être. Pour cela, il me faudra franchir des palissades et les voies secrètes qui me relieront au Japon, ou me glisser dans les bagages de quelque plénipotentiaire occidental. A peine débarqué, et j'ai déjà quelques espoirs en ce que les [une page manque].

Ce n'est pas toujours la durée du voyage qui fait le voyageur, ni la distance parcourue, ni forcément la maîtrise d'une langue; un peu de chance peut aider, et une façon particulière d'appréhender le monde, le corps généreusement ouvert à ce que nous réserve l'imprévisible et les événements innombrables qui nous traversent, des événements parfois minuscules qui jonchent les chemins de traverse. Ainsi la chance aide le voyageur audacieux, l'homme qui sait s'engouffrer dans les brèches ou les portes de papier, les couloirs jugés trop étroits pour certains, trop douteux ou infranchissables pour d'autres. Et bien sûr, il importe de s'adapter à tout moment, à ce qui passe, à ce qui vient, à celui qui s'en vient au devant de vous ou peut-être dans la ruelle voisine, sur le siège d'en face, dans une maison adjacente. Et nul doute que Rossier a bénéficié d'un peu de tout cela en même temps, et de circonstances favorables pour faire *autant*, en si peu de temps. Les rencontres décisives ne se créent pas d'emblée, elles

n'apparaissent pas si on ne les attire pas. À certains moments décisifs il faut braver les interdits ou ce qu'on juge comme tel pour avancer. Quand Rossier a-t-il rencontré pour la première fois Ueno Hikoma? Comment fut-il invité, à peine débarqué à Nagasaki, à repartir en compagnie d'une mission officielle britannique, qui allait lui ouvrir les portes de la capitale et de tout ce qu'on pouvait voir au Japon à ce moment là? Un brin d'audace me paraît nécessaire, un peu de chance, et sans doute, dans ce Deshima minuscule qu'il faut imaginer comme une petite île-village, sans doute, après les passagers du navire dont il fit le por-



trait, je le vois marchant résolument au devant des résidents, des commerçants et des savants, et de ceux qui préparent déjà un autre voyage. Rossier est avide de connaître, de rencontrer et sa fonction l'aide à dépasser sa timidité. Parmi ceux qui auraient pu lui ouvrir les portes de Nagasaki, un certain Pompe van Meerdervoort, «Hollandais savant» invité en 1857 par le shôgun, à l'instar de plusieurs de ses compatriotes, à enseigner à l'école de médecine et de chimie de Nagasaki; une manière d'ouvrir le pays et de profiter du savoir de l'occident, de transmettre

la culture et les savoirs occidentaux aux jeunes samourais et aux fils de notables. Et qui dit chimie, dit photographie. Ueno fabrique à partir d'un livre et des premières connaissances de chimie, un appareil photographique qui ne fonctionne pas. En l'espace de deux ou trois jours, Rossier aurait pu avoir le temps, parce qu'il en avait envie et qu'il était curieux, de rencontrer à la fois Van Meerdervoort et ses élèves en mal de conseils, leur promettant de revenir les voir à son retour de Yedo; un voyage qu'il venait de décider précipitamment après avoir été autorisé à rejoindre à bord du HMS Sampson, la mission anglaise d'Alcock.

Lettre du 22 juin 1859, à bord du HMS Sampson, en route vers Yedo

Je reviendrai à Nagasaki, les premiers contacts me laissent beaucoup espérer et j'aurais cœur à retrouver cette ville si méditerranéenne, et, c'est une promesse, que je visiterai sous bonne escorte. A bord du bâtiment de la flotte impériale qui nous transporte vers Yedo, une grande délégation officielle du gouvernement de sa majesté. C'est grâce à Henry Purcell Ward, un officier de bord, que je suis là et je lui en suis très reconnaissant. C'est par lui que j'ai reçu l'autorisation de me joindre à ce voyage très officiel du ministre Rutherford Alcock, accompagné de consuls et d'officiers qui viennent tous de Shanghai pour assister à une rencontre historique avec l'Empereur du Japon. Déjà trop heureux de bénéficier d'un tel concours de circonstances et tout simplement d'être à bord, j'espère suivre la délégation au plus près et bénéficier

ainsi d'une armada de laissez-passer et d'occasions d'en voir le plus possible; ce qui devrait me permettre de faire du bon travail. Si j'ai bien compris les explications de Ward, nous nous arrêterons à Kanagawa et Yokohama après avoir parcouru près de 712 miles nautiques, et cela avant de poursuivre vers Yedo; autant dire qu'il eût été difficile d'en voir davantage. Si je suis de ce voyage, je le dois aussi en grande partie à Abel Gower, jeune photographe amateur et secrétaire consulaire, dont le partenaire est gravement tombé malade lors de l'escale à Nagasaki, et que je rencontrai par hasard au bureau des douanes. A peine eut-il pris connaissance de mon état, qu'il me proposa de rencontrer Ward afin d'obtenir de l'accompagner dans cette aventure. [illisible] Fraîchement débarqué au Japon, il me fallait repartir aussitôt pour une nouvelle destination. Je n'hésitais pas un instant à refaire mes bagages pour quitter Deshima malgré les heureuses rencontres que j'y avais déjà faites, et qui auraient tout lieu de se reconduire plus tard.

Sur une dernière gravure, on verrait la silhouette du HMS Sampson et Rossier à son bord, s'éloigner peu à peu du port de Nagasaki et de Deshima, gagnant le Nord par la mer intérieure, naviguant à toute vapeur pour contrer les courants froids et les bourrasques de vents qui pourraient surprendre la bonne marche du navire. Il y aurait tout dans cette image, la promesse d'un retour et l'illusion d'une histoire vraie qui ne demande qu'à être racontée.





L'ESSOR FULGURANT DE LA PHOTOGRAPHIE AU JAPON

Gérard Bourgarel

(Yedo, septembre 1871) ...nous voilà dans la rue longue et étroite, bordée de boutiques et de maisons de thé, qui mène droit à la grande entrée du temple. C'est à peine si nous pouvons traverser la foule. Ici se vendent des tableaux votifs, du papier béni, des images saintes, toutes sortes d'articles profanes, des vues et des portraits photographiés. Les Japonais sont passés maîtres dans cet art qui, en peu d'années, s'est installé chez eux et s'exerce aujourd'hui dans des localités que n'a visitées encore aucun Européen.

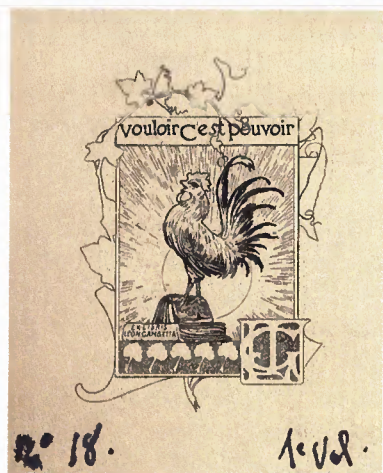
Baron de Hübner

Le Japon s'ouvre et assimile les techniques occidentales. La photographie est du nombre: servie par des artisans hors pair, elle va acquérir une forte originalité.

Nous avons trouvé il y a deux ans un album de petit format qui nous a livré ses secrets. Recouvert de soie, il portait un «*mon*»: des armoiries qui étaient celles des Tokugawa. Un

ex-libris sur une page intérieure indique que ce recueil photographique japonais a fait partie de la bibliothèque de Léon Gambetta (1838-1882). Il s'agit donc d'un présent reçu par l'homme politique français lors de l'exposition universelle de 1867. Le chef de la délégation japonaise était en effet Akitake Togukawa (1853-1910), frère du dernier shōgun, lequel sera déposé l'année suivante. Le pavillon japonais fit sensation par la qualité des œuvres d'art exposées. Par malheur, elles furent vendues et dispersées à la fin de la manifestation et n'ont pu être identifiées. Ce petit album est donc un rescapé.

Selon Terry Bennett, expert en la matière, l'auteur de ces photographies pourrait être Yamamoto Ei qui avait son atelier à Yokohama, aux abords du pont en fer, reproduit dans l'album. Colorisées, ces photos représentent des personnages japonais typiques, dont des artisans dans l'exercice de leur métier. Nous en donnons quelques exemples.



Ex libris de Léon
Gambetta

Photographie de
Akitake Tokugawa.







佛蘭

西人

天竺國人



Une Hollandaise vue
par Sadahide (1860).

Un regard japonais

Le Japon, du début du 17^e siècle au milieu du 19^e siècle, a vécu dans un isolement total, voulu et imposé. Non point cependant hermétique; la petite lucarne sur le monde extérieur qu'était l'établissement hollandais de Deshima, aussi contrôlé et confiné qu'il fut, laissait filtrer des connaissances techniques, des objets insolites, des images et des gravures. Suffisamment pour exciter la curiosité, de part et d'autre.

Quand subitement les barrières tombent, le choc culturel est intense entre la culture en vase-clos d'une société à la fois figée dans un cadre médiéval, et débordante d'une vitalité intense en fusion avec la nature et, de l'autre, une civilisation industrielle en pleine mutation à l'art académique et sclérosé. D'où un étonnement réciproque.

La découverte par les occidentaux de l'ukiyo-e (images du Monde flottant) va féconder l'art européen et initier l'art nouveau et l'impressionnisme. Alors que les Japonais, assimilant rapidement la technologie occidentale, verront leur propre art de l'estampe entrer en décadence, les couleurs chimiques à l'aniline supplantant leurs subtiles couleurs naturelles.

Le sujet est bien trop vaste pour être résumé en quelques pages. Mais un témoin s'impose, Hokusai (1760-1849), le vieillard fou de dessin qui, plus que tout autre, a marqué cette époque.

Notre but est de montrer que l'incomparable savoir faire des artistes et artisans japonais a, dès le départ, donné un caractère original à la photographie japonaise naissante.

Il faut d'abord rappeler qu'une estampe japonaise représente l'œuvre commune de l'artiste concepteur, dessinateur au pinceau, d'un graveur sur bois virtuose et d'un imprimeur qui a souvent une grande liberté dans les accords de couleurs.

Ce sont ces artisans hors du commun qui vont jouer leur rôle dans la colorisation des photos japonaises. Ce ne seront jamais les barbouillages vulgaires des productions occidentales de ce temps avant l'ère de la photographie en couleur.

Mais, avant tout, c'est un regard japonais qui continue de s'exercer, celui d'un Hokusai ou d'un Hiroshige: une vision d'une acuité, d'une pénétration et d'une harmonie sans commune mesure avec notre propre regard.



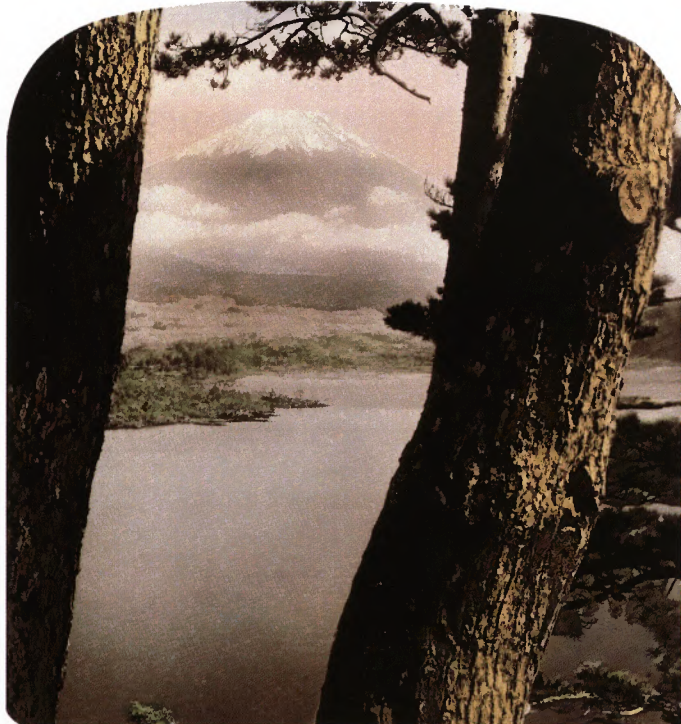
1107 Fuji and Kashiwabara Lake.

Photographie japonaise colorisée, vers 1870-1880.



富士三景 甲州 三浦水田

Hokusai – Koshu Misaka suimen, *Reflet dans le lac Misaka, province de Kai*. De la série des Trente-six vues du mont Fuji. Vers 1830.



Haut: Vue du Fuji et du lac Motosu.
Vue stéréoscopique colorisée, 1904.

Bas: Vue prise des pentes du Fuji sur le lac Yamanaku.
Vue stéréoscopique colorisée, 1904.



Hokusai – Totomi sanchu. *Dans les montagnes de Totomi*. De la série des Trente-six vues du mont Fuji. Vers 1830.



Hokusai.
Dessin original,
format: oban tate-e

La photo japonaise, un monde à découvrir

Ces quelques exemples ne sont là que pour vous rendre sensible à la parenté entre l'estampe et la photographie qui lui succède comme mode d'expression. Le choix des sujets, leur cadrage, témoignent de la nature omniprésente. Les premiers visiteurs occidentaux ne s'y trompent pas. Le baron de Hübner note ingénument: «Le Japonais est ami de la nature. En Europe, le sentiment du beau a besoin d'être développé et formé par l'instruction. ... Chez le cultivateur japonais, le sentiment du beau est inné... il laisse errer ses regards sur le paysage qui l'entoure et qui est beau partout. S'il le peut il bâtit sa chaumière au bord d'un ruisseau. Au moyen de quelques grosses pierres, placées à l'endroit voulu, il crée une petite cascade, car il aime le bruissement de l'eau. A côté s'élève un jeune cèdre. Il en réunit quelques branches, en sépare d'autres et le fait pencher au-dessus de sa petite chute. A côté, il plante un abricotier. Quand l'arbre est en fleurs, l'homme et sa famille sont dans l'extase. Le sentiment de la nature se reflète surtout dans les productions de la peinture japonaise. Ici, plus qu'en aucun autre pays de l'Europe, les jouissances et le goût des arts se sont répandus jusque dans les basses classes. Sous le toit des plus humbles demeures, on en trouve des traces. ... Chez nous, à moins d'être au service de la religion, l'art est le privilège des riches et des gens aisés. Au Japon, il est la propriété de tout le monde...»

Dans un tel climat, l'art populaire de l'estampe japonaise ne pouvait être médiocre à la façon de nos images d'Epinal. La photographie devenue populaire sera aussi d'une grande qualité. Même les premiers photographes européens établis au Japon, tel Felice Beato à Yokohama, vont avoir recours à des artisans japonais pour illuminer leurs tirages. Ils ont bien évidemment recours à des couleurs transparentes, réalisant un accord entre la technologie importée et la tradition artistique nationale. Ces couleurs étaient confectionnées journalièrement à base de pigments organiques. Leur conservation a pu être assurée par l'usage d'albums à la couverture rigide, souvent laquée et artistiquement décorée. Les photographies sont ainsi restées protégées de la lumière et gardent leur fraîcheur, même après plus d'un siècle.

C'est ainsi que ces documents fragiles sont parvenus jusqu'à nous. Ils restent pourtant encore largement méconnus.

Ce n'est pas un mince achèvement, dans l'œuvre de Pierre Rossier, que d'avoir joué un rôle modeste de passeur à l'origine de cette floraison artistique.



Photographie japonaise colorisée, vers 1870-1880.

A droite: Hokusai – La cascade de Roben à Oyama, dans la province de Sagami. De la série Voyage autour des cascades du Japon. 1833. Au Japon les cascades étaient vénérées en tant que kami: elles avaient un caractère sacré.

家園籠埤 相列大山
うらんた

茶坊



Postface

Impossible de conclure! Cette première étape franchie nous ouvre à de futures recherches. En plus de deux ans de quête obstinée, nous avons retrouvé des bribes, des indices, telles des épaves d'un lointain naufrage.

La vie de Rossier se lit comme un roman et David Collin vient de l'esquisser. Ses malheurs et ses déboires que l'on ressent et devine au cours de ses années fribourgeoises ne se sont pas arrêtés à sa mort.

On l'a vu avec la collection rapportée du Siam et portée disparue au Musée de Fribourg. On les a revécus lors des démarches entreprises pour parvenir à cette publication dont l'objectif est de rendre publique une mémoire engloutie.

Les obstacles rencontrés nous ont obligés à travailler à l'extrême limite de nos moyens. Impossible de compléter notre travail pour avoir accès à la vingtaine de très belles photographies prises au Siam par Rossier et conservées au Musée d'Histoire naturelle de Paris.

Une unique aide parcimonieuse nous a contraints à restreindre l'ampleur de notre projet et à renoncer à publier un livre. Pour cela, nous nous étions bien naïvement adressés à l'Office fédéral de la culture, portés par l'idée que la découverte du rôle de Rossier pouvait être utilisée dans notre promotion culturelle et touristique au Japon. Nous avons présenté un dossier dans les formes avec DVD. En pure perte! Nous avons certes reçu une réponse fort polie, mais c'était une fin de non recevoir. Quel était ce photographe inconnu au bataillon et, de surcroît, Fribourgeois? A suivre leurs recommandations, cela nous aurait retardés d'une année. Autant renoncer à un tel frein. Pour nos lecteurs hors frontières, précisons cette particularité helvétique: nous n'avons pas de Ministère de la Culture. Seulement une bureaucratie culturelle bien enracinée d'une lourdeur... sur laquelle il est vain de s'appesantir.

Qu'importe. Nous touchons au but fixé: ressusciter la mémoire de Pierre Joseph Rossier. Dans notre cadre régional, c'est chose faite. Aux États-Unis, dans les pays anglo-saxons et au Japon, cela sera sous peu. Entre deux, un trou noir, tout un symbole.

Gérard Bourgarel

Remerciements

Pour mener à bien ces difficiles recherches, nous avons pu bénéficier de tout un réseau de connaisseurs, de collectionneurs et d'archivistes, qui nous a soutenu pendant ces deux années. Les institutions locales ont été d'une disponibilité totale. Nos lecteurs et membres de *Pro Fribourg* ont formé une caisse de résonance: nos avis de recherche ne sont pas tombés dans le vide et les trouvailles ont été d'importance. Le journal *La Liberté* les a répercutés, étendant le cercle de ces amis. Ce travail de mémoire a été réellement une œuvre collective.

Nos remerciements s'adressent tout particulièrement à:

MM. Claude Chuard et Louis Ruffieux de *La Liberté*,
Claudio Fedrigo et Pierre Vuichard, du *Médiacentre* de Fribourg,
Josef Leisibach, Romain Jurot et Alain Bosson, de la Bibliothèque cantonale et universitaire,
Hubert Foerster, des Archives cantonales,
Aloys Lauper, du Service des biens culturels,
Jean-Daniel Dessonnaz, des Archives de la ville,
Fernand Bussard, aux Archives de l'évêché.

Michel et Michèle Auer à Hermance, Christophe Blatt à Genève, Marc et Françoise Lehmann à Lausanne, Christoph Schwarzenbach à Berne, Rudolf Gisler à Bâle, Sylvie Henguely de la *FotoStiftung* à Winterthur, Karl Hensler à Einsiedeln, Michel Rosset à Saint-Gall, Christian Barioz à Lyon.

Mmes Geo Esseiva, Christa Mutter, Marie-Madeleine Neuhaus à Fribourg, Danielle Vonlanthen à Onex, Christiane et Jean-Pierre Castella à Vuadens; MM. Jean-Luc Cramatte, Benoît de Diesbach-Belleruche, Jean-Damien Fleury, Ben Harteveld, Alex Erik Pflugsttag, Jean-Luc et Claire Rime Houriet, Alain-Jacques Tornare et Richard Wolf à Fribourg.

A partir de presque rien, ce fut une belle aventure !

Bibliographie photographique

Collection M.+M. Auer – *une histoire de la photographie*. Editions M+M, 1248 Hermance. 2003. In-4 de 586 p.
ISBN 2-903671-14-1

L'ouvrage de référence par excellence sur la photographie.

Histoire de la photographie – The Georges Eastman House Collection. Editions Taschen, Köln. 2000. 766 p.
ISBN 3 -8228-4776-3

Importante documentation iconographique tirée de la célèbre collection de Rochester, NY

(collectif) *The History of Japanese Photography, The Museum of Fine Arts Houston*. 2003. In-flo de 405 p.
ISBN 0-300-090025-8

Documentation de grande qualité. Le rôle de Rossier est reconnu, mais on le croit français.

Bennett, Terry – *Early Japanese Images*. In-4 de 168 p. Charles E. Tuttle Cy, Rutland, Vermont & Tokyo, Japan. 1996.
Ouvrage de référence, épuisé, mais bientôt remplacé par le nouvel ouvrage, grandement complété par Terry Bennett, présenté ci-contre en souscription.

Wielowiejski, Zygmunt – *Japonia na starej Fotografii*. Akwedukt Ed. Wroclaw. 2005. In-4 de 126 p.
ISBN 83-020672-1-5.

Schwarzenbach, Christoph – *Japanische Souvenir-Photoalben aus dem späten 19. Jahrhundert. Sonderabzug aus den «Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Ostasiatische Kunst»* r. 25, Oktober 1998.

Bibliographie thématique

de Beauvoir, comte – *Voyage autour du monde*. Plon éditeur, Paris, 1873. In-4 de 630 p.
Ludovic de Beauvoir, alors âgé de 20 ans, visite le Japon en 1866, accompagnant le duc de Penthièvre.

de Hübner, Baron – *Promenade autour du Monde 1871*. Libr. Hachette, Paris, 1873. en 2 vol. de 578 et 603 p.
Cet ancien ambassadeur autrichien visite les principaux ports de la Chine et ceux du Japon, qui sont alors les seules villes à être ouvertes aux étrangers.

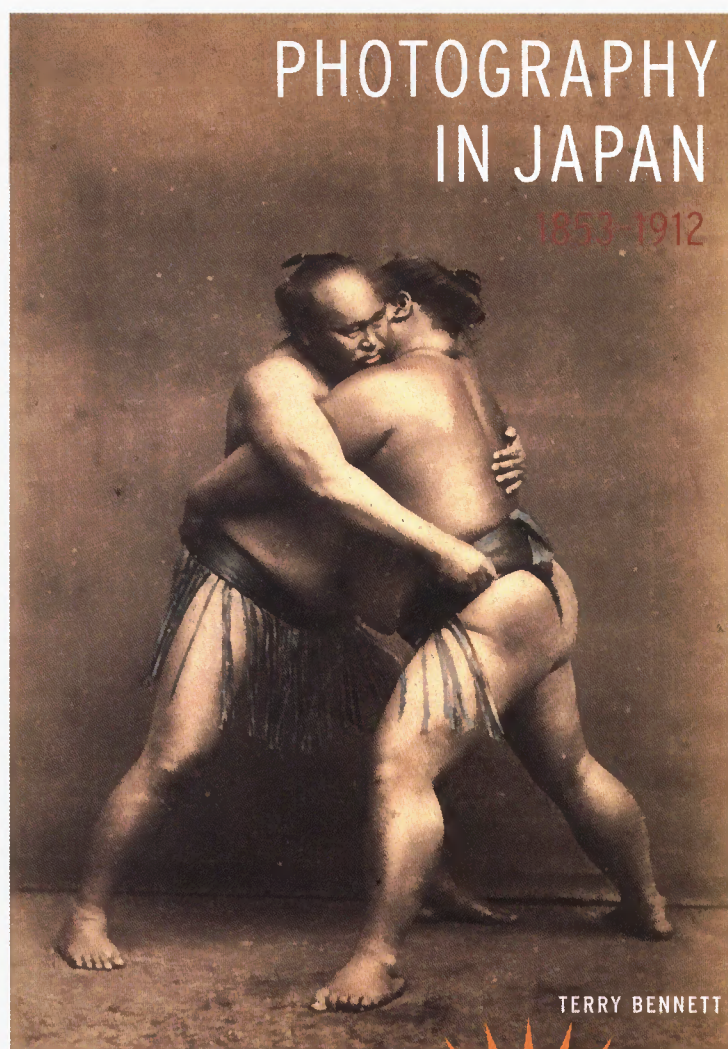
(collectif) *Le Japon et la France, Images d'une découverte*. Publications orientalistes de France, Paris, 1974. In-4 de 158 p. ISBN 2-7169-0011-6.

Terry Bennett:
PHOTOGRAPHY IN JAPAN 1853-1912

To be published January 2007

Published Tokyo: Tuttle Publishing, 2007
322x244mm, 320 pp.

As well as providing the most complete history of Japanese photography so far published, this fascinating book provides a unique visual insight into Japan's dramatic transformation from a feudal society to a modern industrial state. In 1853 the American Commodore Matthew Perry, backed a fleet of intimidating "black ships", compelled the reclusive nation of Japan to sign a treaty which gave foreigners access to a country that had been closed to the outside world for some 250 years. Reluctantly at first, and then enthusiastically, Japan opened its doors to people and ideas, modernizing at a rate that was, and is, unprecedented in human society. All of this was captured on camera. The 400 old and rare images in this book have been gathered from museums, libraries, and private collections from all over the world, and around 50 % of them are published here for the first time. They not only chronicle the introduction of photography to Japan, but also demonstrate that early photographic images are vital in helping us to interpret and understand the dramatic changes that occurred in mid-nineteenth century Japan. Taken between 1853 and 1912 by both commercial and amateur Japanese and Western photographers operating in the country, the photographic images, whether sensational or everyday, intimate or panoramic, document a nation on the brink of abandoning its traditional ways and entering the modern age.



Cet indispensable ouvrage de référence sur la photographie japonaise ancienne, le plus complet à ce jour, peut être commandé au secrétariat de Pro Fribourg, Stalden 14 CH-1700 Fribourg profribourg@greenmail.ch



Livable: janvier 2007

